

Georges  
Rodenbach

---

# Le Mirage

**TV5MONDE**

La télévision qui aime les livres

# Le Mirage

Apprenez et  
enseignez

le  
français

avec  
TV5MONDE

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie  
d'apprendre et d'enseigner le français

Pour les apprenants : [apprendre.tv5monde.com](http://apprendre.tv5monde.com)

Pour les enseignants : [enseigner.tv5monde.com](http://enseigner.tv5monde.com)



[www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise](https://www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise)



EnseignerTV5 et ApprendreTV5

**TV5MONDE**

[www.tv5monde.com/lf](http://www.tv5monde.com/lf)

Georges  
Rodenbach

# Le Mirage

# Personnages

HUGHES.  
JORIS BORLUUT.  
JANE.  
BARBE.  
SŒUR ROSALIE.  
GENEVIÈVE.

# Acte premier

Un vieux salon de province, dans un antique hôtel ; ameublement riche. – Commode ancienne, vitrines ; bonheur du jour Louis XV ; un autre, Louis XVI.– Une grande table au centre. – Des bibelots. – Haute pendule décorative sur la cheminée. – Sur les meubles, des portraits, des photographies encadrées. – Un coffret de cristal sur un guéridon. – Au mur de gauche, un grand portrait de femme, au pastel. – Deux fenêtres dans le fond. – Porte à droite.

## Scène première

Sœur Rosalie, Barbe.

SŒUR ROSALIE

Mon Dieu ! comme je suis contrariée !...

*BARBE, ramassant les morceaux de la vitre qui protégeait le portrait au pastel et qui s'est brisée.*

Mais non, ma sœur, c'est uniquement de ma faute.

SŒUR ROSALIE

C'est de la mienne aussi. Je vous ai distraite.

BARBE

Je fus maladroite... Et puis je ne croyais pas cette vitre aussi fragile.

SŒUR ROSALIE

Un accident peut toujours arriver...

BARBE

Non ; c'est une punition. J'ai désobéi. Monsieur m'avait fait défense de jamais entrer ici sans lui... Vous pensez ! C'est toute sa vie, dans ce salon ! Il m'a dit un jour lui-même : « C'est ma chapelle de souvenirs... »

SŒUR ROSALIE

Toujours sa chère morte ? En voilà un veuf comme il n'y en a plus beaucoup aujourd'hui !

BARBE

Figurez-vous que tous les jours il passe un longtemps ici, comme à l'église. On dirait vraiment qu'il prie une madone... Et il y a cinq ans que sa douleur dure...

SŒUR ROSALIE

Le pauvre monsieur !

BARBE

C'est qu'elle était belle, sa femme !... Il a réuni, ici, tous les portraits qu'il y avait d'elle. *(Elle prend une des photographies éparses sur les meubles et la montre à sœur Rosalie.)* La voici enfant. Quels grands yeux ! Et ses beaux cheveux blonds !... *(prenant un autre portrait.)* Puis jeune fille ! C'est toujours la même figure. Et aussi les mêmes cheveux... Ceux qu'elle avait encore en mourant. Les cheveux qui sont là... *(Elle montre un coffret de cristal où repose une natte blonde.)* Ceci est son plus cher souvenir. Il m'a défendu d'y jamais toucher.

SŒUR ROSALIE

Ce sont les cheveux de la morte ?

BARBE

Oui ! Une longue natte qu'il a coupée lui-même avant qu'on la mît dans son cercueil... Et elle est toujours là, intacte...

SŒUR ROSALIE

Comme c'est étrange ! Les cheveux survivent... C'est une pitié de la mort... Elle ruine tout, les yeux, les lèvres ; la chair pourrit... Seuls les cheveux subsistent... Ils durent... On se survit en eux.

BARBE

Vous avez raison. C'est quelque chose de la morte, vraiment d'elle, qui lui reste...

SŒUR ROSALIE

Il en va de même pour les saints, dont nous possédons quelques reliques...

BARBE

Ici tout est relique... Rien n'a été changé. Ce sont les mêmes meubles... Des objets qu'elle aimait... Les fauteuils où elle s'est assise... Voilà un coussin

qu'elle a fait elle-même... Ses doigts sont partout... Et on me défend de déranger les plis des rideaux, qu'elle-même peut-être a formés.

SŒUR ROSALIE

C'est très touchant.

BARBE

Aussi les autres domestiques ne peuvent jamais ranger ici. C'est moi seule. Et encore ! monsieur entend être présent, me surveiller, suivre mes gestes. Il a si peur que quelque chose soit endommagé ou même déplacé...

SŒUR ROSALIE

Que va-t-il dire de ce qui est arrivé au grand portrait ?

BARBE

J'ai peur. Surtout que c'est de mauvais présage, un bris de vitre, de verre, de glace... À deux reprises, quand mon père est mort, quand ma mère est morte, on avait, dans l'année, cassé un miroir à la maison...

SŒUR ROSALIE

Barbe, ne soyez pas superstitieuse... C'est une idée du démon...

BARBE

Pardon, ma sœur. Mais je suis toute bouleversée de cet accident... Quelle malchance, pour une seule fois que je désobéis !...

SŒUR ROSALIE

Heureusement que le tableau lui-même est sauf... La vitre, en se brisant vers le dedans, aurait pu détériorer la peinture...

BARBE

Ç'aurait été affreux. Car, de tous les portraits de la morte qui sont ici, c'est celui auquel monsieur tient le plus. Chaque fois qu'il le regarde ; des larmes lui viennent aux yeux. C'est un portrait du moment de leur mariage, paraît-il. Voyez comme elle sourit bien. Elle a l'air si heureuse ! Mais maintenant, avec cette vitre fendue, il semble qu'elle ait mal d'un côté du visage. On dirait une blessure, et qu'elle s'efforce de sourire... Mon Dieu, que c'est triste ! que c'est ennuyeux !... Qu'est-ce que je vais faire ?

SŒUR ROSALIE

Il faut avouer, tout franchement, avertir votre maître à son retour... Est-ce qu'il gronde ou se fâche ?...



BARBE

Il a parfois des mouvements d'humeur, assez vifs... Il est nerveux... Mais il est si malheureux ! Je lui pardonne. Il est très bon, au fond... Voilà cinq années que je le sers, depuis son arrivée à Bruges, à la mort de sa femme... Je patienterai encore un peu, jusqu'à ce que j'aie économisé ce qu'il faut...

SŒUR ROSALIE

Alors vous rêvez toujours d'entrer au Béguinage ?

BARBE

C'est mon plus vieux et cher désir, d'aller y finir ma vie. Vous êtes ma seule parente, sœur Rosalie, et j'aimerais tant habiter, avec vous, votre couvent tout blanc !

SŒUR ROSALIE

Avez-vous atteint la petite rente qu'on doit justifier ?

BARBE

Pas tout à fait... Mais vous, sœur Rosalie, qui êtes influente, vous pourriez peut-être m'obtenir une dispense ?

SŒUR ROSALIE

C'est impossible, Barbe ; la règle de l'ordre est formelle. Il y va de son indépendance et de sa dignité même.

BARBE

Eh bien, je patienterai. D'ailleurs mon maître a tant besoin de moi... Une autre ne mettrait pas ce silence, ces précautions, autour de sa douleur. Moi, j'ai l'habitude de marcher dans les églises. Et c'est ainsi qu'il faut marcher autour de lui...

SŒUR ROSALIE

Alors, il vit tout entier dans ses souvenirs, et toujours seul...

BARBE

À peu près. Il n'a qu'un seul ami, M. Joris Borluut. Un vieux garçon, – mais qui a l'air aussi d'un veuf, – le veuf d'on ne sait quoi... Il vient ici souvent, l'après-midi, presque tous les jours... (*on entend sonner l'heure à la pendule.*) Tiens ! voilà cinq heures !... C'est son heure... Et il est exact comme notre vieille pendule...

SŒUR ROSALIE

Je vais vous quitter... On l'introduit ici, sans doute ?...

BARBE

Oui ! Mais restez encore un peu, ma sœur... C'est si bon pour moi de causer avec vous, de causer avec quelqu'un ! Je suis si seule ici !... Parfois j'en ai peur...

SŒUR ROSALIE

Quand on est seule, on est avec Dieu...

BARBE, *dont l'attention est attirée par  
la sonnette du vestibule qui a retenti.*

J'entends sonner...

SŒUR ROSALIE

C'est monsieur qui rentre ?

BARBE

Non, il a la clé de la maison... C'est M. Borluut, probablement.

SŒUR ROSALIE

Je m'en vais alors. Et je prierai pour votre maître, Barbe. Peut-être ferait-il mieux, lui aussi, puisque la morte est morte, de prier pour son âme, au lieu de la regretter de cette façon. Je ne comprends pas bien... Mais j'ai l'idée que cela ne plaît pas à Dieu.

## Scène II

Sœur Rosalie, Barbe, Joris, qui entre.

SŒUR ROSALIE

Barbe, je pars... je suis en retard déjà... Et ne me reconduisez pas. Je connais le chemin.

*Elle sort.*

## Scène III

Barbe, Joris.

JORIS

Monsieur n'est pas rentré ?

BARBE

Pas encore, monsieur Borluut.

JORIS

Où est-il allé ?

BARBE

Je ne sais pas.

JORIS

Lui si ponctuel, presque autant que moi !

BARBE

Oui, auparavant.

JORIS

C'est vrai que, maintenant, il est souvent en retard. Mais où peut-il s'attarder ? Il ne connaît personne.

BARBE

Monsieur fait de longues promenades, vous savez, le long des quais, dans les quartiers déserts qu'il préfère, au bord des canaux... Il oublie l'heure.

JORIS

Mais non ; ici à Bruges, on entend le carillon, on voit le cadran du beffroi, de tous les points de la ville... Ne savait-il pas que je viendrais aujourd'hui à l'heure habituelle ?

BARBE

Laissez-moi vous avouer, monsieur Borluut, puisque vous êtes son meilleur ami, son seul ami... je suis inquiète. Ne le trouvez-vous pas étrange, depuis quelques semaines ? Il n'est plus le même. On dirait que quelque chose est arrivé dans sa vie...

JORIS

Il ne peut rien arriver ici dans notre vie.

BARBE

C'est juste ! Néanmoins il est tout changé... Il s'enferme plus longtemps, parmi ses reliques. Je l'entends quelquefois parler tout haut. Il appelle sa morte : « Geneviève ! Geneviève ! » comme si elle pouvait revenir. On dirait qu'elle revient vraiment, qu'il la revoit parfois... Mais il se tue à trop se désespérer.

JORIS

Non, Barbe, il en vit. C'est d'être consolé qu'il mourrait...

BARBE

Enfin, il semble tout autre. Il sort davantage. Certains jours, il a l'air plus triste que même dans les commencements. Et certains jours, il a l'air presque joyeux... Puis, il faut souvent l'attendre, comme aujourd'hui. Naguère il rentrait juste à l'heure qu'il avait dite, comme quand on se promène sans but, au hasard. Maintenant, il est en retard, comme quand on a été retenu par quelqu'un...

JORIS

Mais il ne connaît que moi dans toute cette ville, où il a volontairement vécu seul ! Et il y est venu pour cela, après son veuvage.

BARBE

C'est bien ce que je me dis. Alors, c'est que sa douleur le domine. Elle est plus forte que lui... C'est elle qui le mène. Je ne sais rien, moi, je ne comprends rien... Mais je vois bien que mon maître souffre davantage. Et là-dessus, voyez-vous, une femme ne se trompe jamais... Mais... c'est son bruit... Le voilà qui rentre... De grâce, mon sieur Borluut, ne lui dites rien... Si je vous ai parlé ainsi, c'est que, vous aussi, vous l'aimez bien...

*Hughes entre... Barbe s'efface pour le laisser passer et sort.*

## Scène IV

Joris, Hughes.

HUGHES

Ah ! vous voilà.

JORIS

Oui, je vous attendais...

HUGHES

Je suis en retard ?

JORIS

Un peu. Mais les jours allongent. Nous aurons le temps encore d'arriver à l'atelier avant qu'il fasse soir... Je voudrais vous montrer mon tableau, qui a beaucoup avancé...

HUGHES

*Vos Peseurs d'or ?*

JORIS

Oui ! j'ai travaillé.

HUGHES

Ce sera pour un autre jour.

JORIS

Qu'avez-vous ? Vous paraissez tout agité, ce soir...

HUGHES

Ah ! mon ami ! je peux bien vous l'avouer, puisque vous êtes mon seul ami, ici. Il m'arrive une aventure extraordinaire.

JORIS

Dans Bruges, dans cette ville morte qui est précisément celle où tout est arrivé et où rien n'arrive plus !...

HUGHES

Vous savez ma douleur, ma volonté de ne pas oublier. Mais la mémoire est si incertaine ! Une figure s'y conserve un temps, puis s'efface... . Et, dans nous, nos morts meurent une seconde fois... .

JORIS

On aide la mémoire. Vous, vous avez tous ces portraits...

HUGHES

Maintenant j'ai, de ma Geneviève, une image humaine. C'est là cette aventure extraordinaire. Figurez-vous que, un jour, dans mes promenades, seul, au long d'un quai, j'aperçois tout à coup, venant vers moi, une jeune femme... Je demeurai hagard, comme figé. C'était une apparition, une résurrection ! Le même visage, les mêmes yeux sombres, contrastant avec la même chevelure d'un blond roux. Elle-même, la morte, *ma* morte, revenue, marchant vers moi... Miracle presque effrayant d'une ressemblance allant jusqu'à l'identité !

JORIS

Vous exagériez, sans doute, à votre insu. C'est un trouble optique et le fait de chercher dans tous les visages la figure disparue.

HUGHES

Et sa marche, sa taille, le rythme de son corps, son même regard... Oh ! ce regard retrouvé, sorti du néant ! Ce regard que je n'aurais jamais cru revoir, que j'imaginai délayé dans la terre, je le sentis tout à coup sur moi, revenu, fleuri, recaressant.

JORIS

C'est étrange, vraiment.

HUGHES

J'ai suivi l'inconnue. Je l'aurais suivie jusqu'au bout de la ville et jusqu'au bout du monde...

JORIS

Voilà qui est imprévu : vous, vous mettant à suivre une femme !

HUGHES

Certes ; mais pas une minute je ne songeai à cette action anormale de ma part. C'est *ma* femme que je suivais, que j'accompagnais dans le soir, que j'allais reconduire jusqu'à son tombeau...

JORIS

Comment ne l'aviez-vous pas déjà remarquée ; en cette ville où tout le monde se rencontre, se connaît ?

HUGHES

C'est une étrangère...

JORIS

Alors vous l'avez revue ? Vous vous êtes renseigné ?

HUGHES

En la suivant, je l'avais vue entrer dans le théâtre... Je ne m'arrêtai pas. J'étais déjà une volonté inerte, un satellite entraîné... J'assistai au spectacle, fouillant la salle, la cherchant partout. On jouait *Robert le Diable*. J'écoutais à peine, toute ma douleur ancienne rouverte par la musique. Tout à coup, à la venue des nonnes, quand les ballerines, figurant les sœurs du cloître réveillées de la mort, se lèvent, je la vis, elle-même, sur la scène, descendant d'un tombeau, ressuscitée... Oui ! ma Geneviève ressuscitée, qui s'avavançait, tendait les bras...

JORIS

Alors, vous avez cherché à la retrouver, à la connaître...

HUGHES

Je lui ai parlé, aujourd'hui... C'est, pourquoi vous me voyez dans un tel trouble... La même voix aussi. La voix de l'autre, toute semblable et réentendue !... Peut-être y a-t-il une secrète harmonie dans les êtres et faut-il qu'à tels yeux et tels cheveux, corresponde également une telle voix ? Ou peut-être le démon de l'analogie se joue de moi ?

JORIS

C'est plutôt cela, Hughes. Vous avez cette manie des ressemblances.

HUGHES

Dites plutôt le sens des ressemblances. C'est pourquoi je suis venu à Bruges... J'y avais passé à peine, en plein bonheur. Plus tard, resté seul, j'eus l'intuition instantanée qu'il fallait m'y fixer désormais. À l'épouse morte devait correspondre une ville morte.

JORIS

Oui ! il y a ainsi des correspondances mystérieuses... C'est de nous ressembler aussi que nous sommes devenus des amis... Je suis un veuf comme vous, le veuf d'un grand rêve, le veuf de la Gloire, qui est une morte pour moi...

HUGHES

Il faut se leurrer...



JORIS

Vous, c'est vrai, vous vous leurrez facilement... Votre imagination va, colore tout. Car, enfin, comment vous donner l'illusion de votre morte avec cette étrangère !... C'est une danseuse, par conséquent ?...

HUGHES

Il ne s'agit pas d'elle. Je vois l'autre. J'entends l'autre. Je revis l'autrefois. Les années n'ont pas coulé, rien n'a été... Vous n'imaginez pas cette ivresse de supprimer la mort, de vaincre le néant. C'est l'ivresse du mirage... Il n'y a rien, au bord de l'horizon... qu'importe ! ce qu'on croit y voir est, comme s'il était... Une danseuse ! qu'est-ce que cela fait, si elle me rend Geneviève ? Ah ! le funèbre enivrement que je goûte et veux goûter davantage !

JORIS

Vous devez la revoir ?

HUGHES

Ce soir même, tantôt... C'est pourquoi vous m'avez vu ainsi bouleversé. Depuis que ce hasard est entré dans ma vie, je vais comme dans un songe. Les yeux me brûlent, à cause de son image. Mon cœur chavire à tout instant. Ah ! ces minutes ! ces minutes, auprès d'elle ! Quand je la rejoins, j'ai plus la sensation d'aller retrouver ma morte parmi les morts que de la retrouver, vivante, parmi les vivants...

JORIS

Alors, vous vous donnez des rendez-vous ?...

HUGHES

Oui, je dine avec elle, ce soir... Tenez, rien qu'à cette idée, je frissonne... quelque chose, en moi, se lève, défaille, rit et pleure... Est-ce un peu de bonheur ou plus de douleur ?... Ah ! tenez, Joris, j'aurais besoin d'être seul, d'avoir du silence, de me retrouver moi-même... Je ne sais plus où j'en suis...

JORIS

Un bon conseil : méfiez-vous ! Ces femmes-là...

HUGHES

Elle ne compte pas... C'est le mirage, vous dis-je, le mirage !

JORIS

Soit !... Et mes *Peseurs d'or*, quand viendrez-vous les voir ?

HUGHES

Demain, un de ces jours. Excusez-moi... Je suis si malheureux, si heureux !  
... Je ne sais pas...

JORIS

J'attendrai...

HUGHES

Enfin, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas effrayant cette ressemblance ?...  
textuelle ! (*Il prend une des photographies encadrées et la montre à Joris.*)  
Cette bouche-là, la même ; le même ovale de visage, les mêmes yeux... Tout  
cela se brouillait en moi... je le revois, précis, vivant. Ma morte est moins  
morte...

JORIS

Comme elle a l'air triste, en ce portrait !

HUGHES

Elle a l'air plus triste aujourd'hui... (*Réfléchissant.*) Elle a comme un air de  
reproche. Peut-être que c'est mal, ce que je voulais faire...

JORIS

Puisque vous ne pensiez qu'à vous illusionner !...

HUGHES

Maintenant je n'ose plus... j'ai peur... Tous les portraits ont l'air plus  
tristes... (*Il a déposé la photographie sur un meuble ; il regarde le grand  
portrait, au mur, dont il aperçoit la vitre fendue.*) Mon Dieu, qu'est-il arrivé  
à celui-là ? C'est Barbe, sans doute !... Je lui avais bien défendu... Quel  
malheur ! (*Il tire le cordon de la sonnette, court à la porte, très agité.*) Barbe !  
Barbe ! Quel malheur !...

## Scène V

Hughes, Joris, Barbe, qui survient, d'un air inquiet.

HUGHES, *montrant le portrait.*

Barbe ?...

BARBE

J'arrivais justement, monsieur, pour vous l'avouer... Un accident...

HUGHES

Malheureuse ! Je vous avais donné l'ordre de ne jamais entrer ici sans que j'y fusse.

BARBE

Oui ! monsieur... mais demain c'est la fête de la Présentation de la Vierge, un jour comme un dimanche. Il m'a fallu avancer l'ouvrage de la semaine. Et monsieur est resté absent toute la journée...

HUGHES

N'importe !... Vous ne comprenez donc pas encore ce que c'est pour moi que ces souvenirs d'Elle ? Ma vie est attachée à tous ces objets...

BARBE

Je comprends bien, monsieur...

HUGHES

Barbe, ne touchez jamais plus aux portraits... Pensez, si la vitre s'était fendue autrement !... Un pastel ! Vous n'y connaissez rien... Mais c'est une poussière de couleur... Elle tient à peine. Le visage aurait pu se défaire entièrement. Et je ne l'aurais plus vu. Et ç'aurait été comme si ma morte mourait encore une fois...

BARBE

Je le promets à monsieur, pareille chose n'arrivera plus...

HUGHES, *lui montrant le coffret  
de cristal où repose la chevelure.*

Et ceci surtout, Barbe... prenez-y bien garde ! Ses cheveux ! Je les ai mis dans ce cercueil de verre, car cela est mort quand même, puisque c'est d'un mort... et il faut n'y jamais toucher.

BARBE

Oh ! jamais je n'y toucherai, monsieur. C'est sacré... Et ils me font peur.

HUGHES

Vous avez raison, Barbe. Ils sont quelque chose de la morte qui se continue ici... Pour les choses silencieuses qui vivent autour, dites-vous bien que cette chevelure est liée à leur existence, qu'elle est l'âme de la maison et que d'elle dépend peut-être la vie de la maison !... *(se dirigeant vers Joris qui est assis dans un fauteuil, et lui montrant le coffret de cristal.)* Les cheveux aussi sont textuels.

JORIS

Vraiment ?

HUGHES

L'autre part d'une même chevelure !... Ah ! ces cheveux de l'inconnue, les manier également, les faire flotter dans l'air, comme s'ils n'appartenaient plus à personne, comme s'ils appartenaient à Geneviève !

JORIS, *se levant.*

Alors, vous allez la retrouver ? Moi, il est temps que je rentre.

HUGHES

Attendez. Je vous accompagne. Je me suis décidé. Après tout, je ne vais que voir un portrait plus ressemblant de ma morte. *(D'un ton de résolution.)* Barbe ?

BARBE

Monsieur !

HUGHES

C'est convenu. Finissez de ranger ici. Soyez bien prudente. Quant à l'accident, je vous pardonne.

BARBE

Monsieur est bien bon... Cela n'arrivera jamais plus.

HUGHES

Et achevez, tout à votre aise. Il n'y aura pas de dîner à préparer. Je vais sortir, je ne dînerai pas ici, ce soir...

BARBE, *stupéfaite.*

Ah ! Tiens ! C'est la première fois que cela arrive à monsieur !

HUGHES

Oui, Barbe...

*Hughes et Joris sortent.*

## Scène VI

BARBE, *seule.*

La première fois !... Qu'est-ce qui se passe ? C'est étrange !... (*Regardant l'accident du portrait.*) Et cette vitre brisée... mauvais présage... Il y a comme un air de malheur entré dans la maison !...

## Acte deuxième

Un cabinet de travail, renaissance flamande. – Tapisseries aux murs. – Haute cheminée où des bûches se consomment dans l'âtre. – Une table avec des livres, des revues. – Bibliothèque. – Grands fauteuils de cuir. – C'est le soir. – Éclairage de lampes. – Une porte à deux battants, dans le fond, au milieu. – À gauche, une porte vers la chambre à coucher.

### Scène première

Hughes, Barbe, qui entre par la petite porte de gauche.

BARBE

J'ai fait ce que monsieur m'a commandé. J'ai sorti les robes de l'armoire... Elles sont bien défraîchies. Il y en a même dont la soie est toute déteinte.

HUGHES

La toilette rose aussi ?

BARBE

On ne s'en aperçoit pas... Elle est d'un autre rose, sans doute...

HUGHES

Et puis, c'est la plus récente, Barbe, la dernière que madame a achetée... C'était pour un bal, un mois avant sa mort... Elle lui allait si bien !...

BARBE

Monsieur a tort de se faire ainsi toujours du chagrin...

HUGHES

Vous mettez cette robe à part, Barbe, dans ma chambre, vous l'étalerez sur le lit, pour qu'elle ne se chiffonne pas.

BARBE

Monsieur ne va donc pas conserver cette robe-là parmi les autres ?... Ou est-ce les autres que monsieur ne va plus garder dans les armoires ?... Je croyais

que monsieur ne voulait rien changer, comme si madame n'était qu'absente et pouvait revenir.

HUGHES

Ne vous inquiétez pas, Barbe.

BARBE

Si. Je m'inquiète. Que penserait la pauvre madame ?

HUGHES, *la regardant avec émoi comme s'il craignait qu'elle eût deviné ou sût quelque chose.*

Que voulez-vous dire ?

BARBE

J'ai peur que peut-être monsieur songe à les vendre, ces robes. Or, dans mon village, en Flandre, quand on n'a pas vendu tout de suite, la semaine de son enterrement, les bardes d'un mort, on doit les conserver, sa propre vie durant, sous peine de maintenir ce mort en purgatoire jusqu'à ce qu'on trépasse soi-même.

HUGHES

Soyez tranquille, Barbe. Je n'ai l'intention de rien vendre. Donc, faites comme je vous ai indiqué. Et maintenant, écoutez bien : M. Borluut va arriver d'un moment à l'autre... Je lui ai donné rendez-vous à cette heure-ci... Mais, ensuite, j'attends une autre personne.

BARBE

Monsieur a donc un nouvel ami ?

HUGHES

Je vous dis : une autre personne. Vous la ferez introduire ici, de même, directement.

BARBE

Bien, monsieur ; bien, monsieur ! Je vais donc mettre à part la toilette rose.

*Elle sort par la porte de la chambre à coucher.*



## Scène II

Hughes, Joris, entrant par la porte du milieu.

JORIS, *entrant la main tendue.*

J'ai reçu votre mot. Vous aviez à me parler ?

HUGHES

Oui. Je voulais vous voir.

JORIS

Il n'est rien arrivé ?

HUGHES

Rien.

JORIS

C'est vrai qu'on se voit beaucoup moins...

HUGHES

On se voit à peine.

JORIS, *d'un ton de reproche.*

Vous êtes toujours là-bas !

HUGHES

Oui, là-bas... dans le passé !

JORIS

Dans l'amour. Et l'amitié, naturellement, ne compte plus.

HUGHES

L'amour !... Vous aussi, vous pensez cela ?

JORIS

Enfin, cette femme vous a tout accaparé ! Vous lui avez fait quitter le théâtre. Vous l'avez installée. Quand un homme fait cela pour une femme, d'ordinaire, c'est qu'il l'aime.

HUGHES

Vous savez bien, Joris, que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais qu'une seule femme. Celle-ci, je ne l'aime pas. Je vous ai expliqué ce qui se

passé en moi, ce qui s'est passé dès le premier jour de sa rencontre. En elle, c'est l'autre que je retrouve, que je baise sur sa bouche, à qui je reste fidèle...

JORIS

Et vous pouvez, avec cette Jane, vous illusionner jusqu'à ce point ?

HUGHES

Oui, tellement la ressemblance est inouïe. Rien n'a été. La séparation, la mort, le cimetière, la longue absence, – tout cela fut un rêve horrible de la dernière nuit, qui déjà se brouille... Je suis l'Époux heureux près de l'Épouse. Je la regarde, c'est le même visage ! Je l'écoute, c'est la même voix... Qu'importe ce qu'elle dit ? Je n'entends même pas... J'écoute le son de la voix, un peu grave, si caressant... la voix de naguère, la voix revenue... Ah ! ces minutes ! ces minutes ! qui abolissent tout, qui triomphent de la mort, qui me rapportent tout mon passé, tout mon bonheur, tout mon unique amour !

JORIS

Mais après, vous devez souffrir davantage, en retombant du haut d'un si beau mensonge...

HUGHES

N'importe ! J'ai des minutes, vous dis-je. Imaginez qu'un mort puisse obtenir de revivre parfois, de quoi revoir le soleil, des arbres et un visage cher. Moi aussi, pour tout le reste du temps de ma vie, je suis mort. Mais j'ai des minutes. Et c'est le miracle ! C'est une pitié divine. Et j'attends, comme un mort, mes minutes de résurrection. Je ne pense plus qu'à ces minutes-là, à les exaspérer, à y trouver le paroxysme de l'oubli !...

JORIS

Ce sont là de funèbres et violentes joies. Et la danseuse n'en rompt jamais l'harmonie ?... Sait-elle quelque chose ?...

HUGHES

Non ! Je lui cache soigneusement mon pieux mensonge. Elle est orgueilleuse. Elle se trouverait humiliée. Il me faut inventer chaque fois de savants stratagèmes... C'est même pour cela que je vous ai fait venir, Joris. Vous êtes mon ami, mon sûr et dévoué ami. Rendez-moi service aujourd'hui. Soyez de moitié dans mon projet. Vous allez le trouver absurde, bizarre... Je vous ai cependant expliqué ce que je tente follement pour abolir ce qui est. Donc cette idée m'est venue, un jour, je ne sais comment. Si ! je me rappelle... Vous savez que j'ai tout gardé de la morte : son linge d'autrefois,

avec des sachets, est empilé dans les tiroirs ; ses anciennes toilettes pendent dans les armoires... Or il m'a pris l'envie – une envie devenue une idée fixe, et qui m'obsède, m'hallucine ! – l'envie de voir Jane avec une de ces robes, habillée comme ma Geneviève l'a été. Imaginez ce moment, moment de délice et d'illusion suprême : la voir là, devant moi, elle déjà si ressemblante, ajoutant à l'identité de son visage l'identité d'une toilette où j'ai vu l'autre. Ce sera tout à fait l'épouse revenue.

JORIS

Prenez garde, Hughes. Il me semble que c'est un peu profaner vos souvenirs.

HUGHES

Non ; la morte elle-même ne m'en voudrait pas. Elle sait bien qu'il n'y a qu'elle, que je l'aime, uniquement, elle seule et à jamais, que tout cela ne va qu'à éterniser mon regret d'elle...

JORIS

Vous vous exaltez. Mais c'est un jeu dangereux que vous jouez là.

HUGHES

Dangereux pour qui ?

JORIS

Pour vous. Songez que la douleur déforme, même au physique : le visage s'enlaidit dans les larmes. La douleur déforme aussi au moral. Et les désirs maladifs commencent, comme celui que vous avez en ce moment.

HUGHES

C'est un désir sublime.

JORIS

Personne ne vous comprendra.

HUGHES

Oui, il faudrait faire comme tout le monde, être comme tout le monde. Les veufs, eux, se remarient un an après, avec une femme riche et toute jeune ! Ils veulent oublier, et vite. C'est, trop triste de se souvenir ! Ils n'aiment que ce qui est joyeux, simple. Et ils oublient aussitôt, en effet, comme les enfants. Mais quand on se civilise soi-même, quand on s'est fait une âme haute, subtile, on n'est plus comme les enfants. On n'oublie plus tout de suite. On ne veut plus oublier. Et si on a aimé profondément, on veut se souvenir, aimer jusqu'au bout, jusque dans l'éternité.

JORIS

Mais pourtant oublier, c'est l'instinct, c'est la loi de la nature.

HUGHES

Certes, la nature veut qu'on oublie. Mais elle ne songe qu'à elle-même, elle qui se continue et entend que la vie sans cesse sorte de la mort. C'est pourquoi il apparaît impie au monde de ne pas vouloir oublier. On est en révolte contre la nature. Mais c'est la plus belle victoire d'un homme. Et toujours aimer, c'est la plus haute conscience de l'amour !

JORIS

Comment le peut-on ? Chaque journée use le souvenir, use nos sentiments, change nos idées comme elle change les molécules mêmes de nos corps...

HUGHES

Il faut vouloir, lutter, aider la mémoire et l'adoration par toutes les menues pratiques du souvenir... Moi, je continue à vivre avec celle que j'ai perdue, par ses portraits, sa chevelure, les objets qu'elle aimait.

JORIS

Tout cela est bien... Mais ses robes habillant l'autre femme !

HUGHES

Qu'importe ! si c'est la minute de reprise définitive ! Comment ne comprenez-vous pas cette transposition dans le culte ? Vous qui êtes croyant, Joris, et fréquentez les églises, vous admettez les statues de la Vierge et du Christ, grossiers simulacres, par qui les fidèles se figurent Dieu et sa mère, leur parlent, les invoquent, s'illusionnent tout à fait. Ma Geneviève aussi est ailleurs, et c'est une autre qui me la figure ici...

JORIS

Vous vous leurrez avec de spécieuses raisons. Mais prenez garde, je vous assure. C'est un mauvais jeu... une pente périlleuse...

HUGHES

Soit ! j'y réfléchirai. Mais après ceci, – la dernière chose... C'est une idée fixe. Il faut que je la réalise, pour m'en débarrasser. Rendez-moi ce service ; Joris, ce service de bonne amitié. J'ai besoin de vous et que vous soyez mon complice.

JORIS

Comment comptez-vous faire ?

HUGHES

Voici : comme Jane ne sait rien et que je ne peux rien lui dire, ce n'était pas facile ; j'ai imaginé de lui annoncer que vous travailliez à un tableau et rêviez de l'y peindre parmi les personnages de la scène, – une fête se passant il y a quelques années, – afin d'expliquer la toilette de façon démodée que je lui ferai voir à ce moment-là, la toilette que je lui donnerai pour celle du modèle. Alors je lui demanderai de l'essayer pour vous, qui deviez venir en juger et la solliciter en personne.

JORIS

C'est assez bien combiné !... (*Avec stupéfaction.*) Mais alors, elle va venir... chez vous !

HUGHES

C'est la première fois. Personne ne la verra. Il fait nuit.

JORIS

Enfin, puisque vous tenez à votre idée !... Donc, quant à moi, je n'ai qu'à attendre ici ?

HUGHES

Non. J'aime mieux être d'abord seul, seul à seul avec elle. Vous comprenez... pour toute l'illusion... Ah ! la minute où je la verrai ainsi ! Ce ne sera plus elle... ce sera Geneviève... l'ancien soir où elle fut si pâle et si belle, avec cette dernière robe...

JORIS

Quand faut-il que je revienne ?

HUGHES

Elle va arriver d'un moment à l'autre. Donc, revenez dans une demi-heure. Vous la verrez toute parée. Vous lui ferez un compliment banal... sur son bel air...

JORIS

Et le tableau ?

HUGHES

On n'en parlera plus... (*Avec exaltation.*) Et moi, j'aurai vécu la minute d'amour culminante, le recommencement total, l'illusion divine de la résurrection !... (*On entend retentir la sonnette du vestibule.*) Voilà qu'on

sonne ! c'est Jane... Donc, dans une demi-heure. Passez plutôt par ici, par ma chambre à coucher. Vous sortirez de ce côté. Il vaut mieux qu'elle ne vous rencontre pas maintenant. Elle pourrait soupçonner une combinaison... À tout à l'heure !...

*Joris sort.*

## Scène III

Hughes, Jane, qui entre par la porte du fond, introduite par Barbe qui s'efface et referme la porte aussitôt.

HUGHES, *s'avance pour l'embrasser.*

Bonsoir, Jane.

JANE

Attends... que j'ôte cette méchante voilette... elle m'étouffait !... Je ne l'ai mise que pour te faire plaisir.

HUGHES, *d'un air inquiet.*

On ne t'a pas vue entrer ?

JANE

Il fait nuit noire... J'ôte aussi mon chapeau.

HUGHES

Oui ; débarrasse-toi !

*Il l'aide à enlever sa jaquette.*

JANE. *Elle va s'asseoir dans un fauteuil, vers la cheminée, et regarde autour d'elle.*

C'est très beau, chez toi !... Oh ! ces grandes cheminées !... (*continuant l'inspection.*) Tiens, tu as de vieux meubles... Pourquoi ne m'en as-tu pas donné de pareils ?... (*se chauffant les mains au feu.*) Il fait bon ici ! pourquoi ne m'as-tu jamais laissé venir ?

HUGHES

Pourquoi ! pourquoi ! Tu interrogues comme un enfant. Tu le sais bien. Nous sommes dans une ville austère... une ville catholique... Rien n'est permis... Tout est scandale.

JANE

Ah ! oui, c'est bien ennuyeux, cette ville !... Je m'y sens si fort une étrangère !... étrangère à la ville, aux gens, à tout, et même étrangère à toi-même !...

HUGHES

Jane !

JANE

C'est vrai. Je me demande souvent ce que je suis venue faire ici.

HUGHES

Me rencontrer... La destinée combine tout.

JANE

Peut-être... Moi, je n'ai jamais pu accomplir ce que j'aimais, dans ma vie. Tout est arrivé à mon insu, presque malgré moi. Ainsi tu m'as fait quitter le théâtre, m'installer ici : je ne voulais pas, – et je l'ai fait !

HUGHES

Tu ne regrettes pas trop, au moins ?... Je t'ai donné tout ce que tu as voulu.

JANE

Oui, tu es gentil...

*Elle se lève et va l'embrasser.*

HUGHES. *Il l'enlace, l'incline sous son bras en la renversant.*

Ah ! ton visage ! Tu ne sais pas tout ce que j'éprouve en regardant ton visage... Tes beaux cheveux ! Tu l'ignores ! mais je les connaissais, tes cheveux, avant de te connaître ! Et tes beaux yeux, tes yeux verts ! Ils sont couleur de l'eau... Et ils m'entraînent, si loin, si loin ! Je m'en vais dans du passé...

JANE, *l'air étonné.*

Vraiment ? Tu m'aimes, alors ?

HUGHES

J'aime tes yeux, j'aime tes cheveux, et ton visage, et tout ton air... J'aime ta voix... Tu n'as besoin de rien me dire qui soit doux ou bon. Parle seulement. Parle comme si tu rêvais tout haut, comme si tu conversais avec un oiseau ou avec tes souvenirs... J'aime ta voix... Parle. Dis des choses sans suite et que je n'écouterai pas, pour n'entendre plus que ta voix seule... ta voix... ta voix.

JANE

Mais si tu veux m'aimer, pourquoi restons-nous ici, dans cette ville si désagréable, où il faut se gêner sans cesse, se cacher ? Partons.



HUGHES, *d'un air effrayé.*

Oh ! ne dis pas cela, ne demande jamais cela ! J'ai besoin d'être ici. J'y suis venu exprès. Il y a des choses auxquelles on ne pense bien que dans Bruges... Je ne pourrais plus vivre ailleurs...

JANE

On s'habitue...

HUGHES

Songes-y pour toi-même.

JANE

Oui ! j'essaie... Mais c'est la solitude qui me pèse tant ! Je ne connais presque personne. Et, quand je sors, on dirait une ville vide, où tout le monde dort ou est mort... On ne voit que des vieilles femmes du peuple, au long des rues...

HUGHES

C'est vrai... il n'y a nulle part tant de vieilles femmes que dans les vieilles villes...

JANE

Moi, je suis jeune... Ah ! si ce n'était pas pour toi ! Et puis, heureusement mes anciennes camarades de théâtre viennent parfois me voir... tu sais celles de ma troupe qui jouent ici, chaque semaine. La première fois, elles furent stupéfaites de me voir installée ainsi... Et jalouses ! Elles en étaient pâles ! Je leur ai dit que tu étais riche, riche... C'est un si grand plaisir de faire enrager ses amis !

HUGHES

Tu me fais peur. Serais-tu féroce ?

JANE

Peut-être, mais pour mes amis seulement.

HUGHES

Et moi qui allais justement te proposer de nouvelles relations, puisque tu te plains d'être seule, je voulais te parler à ce sujet... Allons nous asseoir... *(Il l'entraîne vers un fauteuil et s'assied à côté d'elle.)* Tu te rappelles mon ami, Joris Borluut, le peintre dont nous avons déjà causé...

JANE

Oui, je le connais de vue, je le rencontre souvent. Il est même très bien.

HUGHES

Lui aussi... il t'a remarquée dans les rues quand tu passais... il te trouve belle... tout à fait plastique... et il voudrait te peindre...

JANE

Voilà qui va me désennuyer... Est-ce un bon peintre, ton ami ?

HUGHES

Tu jugeras. En tout cas, il est toujours agréable pour une femme, qu'on fasse son portrait... C'est une forme de l'hommage... Donc, il a un grand tableau en train, où tu figurerais. Il représente une fête se passant il y a quelques années. Tu aurais une toilette du moment. Il l'a même déjà envoyée ici... Tu pourras l'essayer... Lui-même viendra te voir ainsi et se rendra compte.

JANE

Quand ?

HUGHES

Ce soir, tout à l'heure.

JANE

C'est très amusant !... Et où est-elle, cette toilette ?

HUGHES

Je l'ai fait déposer dans ma chambre, (*ouvrant la porte de la pièce voisine.*)  
Tiens ! regarde-la...

*Jane pénètre dans la pièce voisine. – Hughes redescend sur le devant de la scène ; signes d'une violente émotion. – Jane, un instant après, reparait.*

JANE

Elle est très belle ! Le corsage est tout brodé... Un peu démodée pourtant... on ne fait plus les jupes ainsi...

HUGHES

Il y a aussi des bijoux, une parure pour compléter la toilette...

JANE

Où sont-ils ?

HUGHES

Dans ce tiroir. *(Il désigne un petit secrétaire à gauche.)* Tu les mettras tout à l'heure.

JANE

Ah ! c'est très gai, maintenant... On me peindra ainsi dans un tableau... ?

HUGHES

Et puis on fera également ton portrait, pour toi... avec cette toilette... Ce projet te plaît-il ?

JANE

Il m'enchanté !... Et quand vient-il me contempler, mon peintre ?

HUGHES

Bientôt, tout de suite. Tu n'as que le temps... Va t'habiller, là, dans ma chambre.

JANE

Oh ! ce ne sera pas long. Et sans habilleuse !... Je n'en avais pas, quand je jouais en province...

*Jane pénètre rapidement dans la pièce voisine, dont la porte reste ouverte. Hughes, qui l'a accompagnée jusqu'au seuil, redescend vers le milieu de la scène.*

HUGHES

Dépêche-toi !

JANE, *criant de la chambre voisine.*

Oui !

HUGHES, *d'un air tout à coup douloureux.*

J'ai peur.

JANE, *parlant de la chambre voisine.*

Tu ne viens pas m'admirer ? Je serai très bien décolletée ainsi.

HUGHES

J'aime mieux te voir en une seule fois, toute parée, toute changée, – tout à fait une autre.

JANE

Comment, une autre ?

HUGHES, *troublé et se rattrapant.*

Mais oui ! celle que tu seras dans le tableau... *(Un silence, tout à coup, à part.)* Ah ! et les bijoux ? *(Il se dirige vers le petit secrétaire à gauche, va pour l'ouvrir, indécis ; pantomime d'hésitation. Geste douloureux. Il finit par se décider ; ouvre un tiroir et en retire des écrins qu'il va déposer sur un guéridon proche.)* Ses bijoux... C'est la première fois que j'y touche depuis cinq années. Je n'osais pas. Ces écrins noirs me semblaient son cercueil... Je n'ai plus peur aujourd'hui. *(Il ouvre les écrins avec exaltation.)* Ô bijoux de Geneviève !... Ils sont ressuscités. C'est que Geneviève est revenue. Elle est là, dans la chambre à côté, elle va entrer, mettre ses bracelets, son collier de perles, ses bagues, comme autrefois !...

JANE

Elle me va très bien, ma robe. Le corsage ne fait pas un pli. Et la jupe non plus. Tu ne me reconnaîtras plus.

HUGHES, *dans un grand trouble.*

Alors, tu es prête ?

JANE

Une minute... Encore une agrafe... Voilà !

*Jane apparaît au seuil de la porte à gauche, et se dirige vers Hughes qui lui tourne le dos, hésite et, très ému, se retourne enfin.*

HUGHES, *dont le visage se crispe, se bouleverse, les mains tendues.*

Ah !

JANE

Eh bien ? Suis-je belle ?

HUGHES, *à part, balbutiant.*

Je t'imaginai autrement... *(À part, dans un grand désespoir.)* Elle lui ressemble moins, maintenant ! Oui, oui... mais...

JANE, *rieuse.*

J'ai déjà l'air d'un portrait ! Ah !... et les bijoux que j'oubliais !...

*Elle se retourne vers la table, va rouvrir les écrins.*

HUGHES, *fiévreux, impérieux.*

C'est inutile... Tu es bien ainsi.

JANE

Je serais mieux.

HUGHES, *l'arrêtant, égaré.*

Oh ! non ! pas cela... laisse-les... pas cela !...

*Il saisit vivement les écrins et va les déposer dans le tiroir du secrétaire, à gauche.*

JANE, *étonnée.*

Qu'y a-t-il ?... Qu'est-ce qui te prend ?

HUGHES, *se précipitant à genoux, baise le bas de la jupe, se cache la tête dans la jupe et sanglote.*

Ah ! cette robe ! cette robe ! la dernière fois qu'elle l'a mise... une seule fois...

JANE, *stupéfaite.*

Tu deviens fou ?

HUGHES, *se levant, d'un air d'irritation, la contemplant.*

Jane... rhabille-toi !... Je ne peux plus te voir ainsi. Dépêche-toi !... Rhabille-toi... Va-t'en... Va-t'en !...

JANE

Qu'as-tu ?... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

HUGHES, *de plus en plus agité.*

Tu le sauras... un jour... plus tard... demain... j'irai chez toi demain... Rhabille-toi. Je ne peux plus te voir ainsi. (*À ce moment, retentit la sonnerie du vestibule.*) Tu entends. On a sonné... c'est Borluut... Je ne veux pas non plus qu'il te voie ainsi, devant moi.

JANE

Mais il vient pour cela... Tu me disais...

HUGHES, *réfléchissant.*

Oui ! c'est vrai... (*Très agité.*) Eh bien ! arrange-toi avec lui... Je souffre trop... Il t'expliquera... Moi, je sors un moment. Je ne peux plus te voir... j'ai besoin d'être seul... je ne peux plus te voir ainsi...

*Il s'en va par la porte de la chambre à coucher, qu'il referme fiévreusement.*

JANE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?...

## Scène IV

Jane, Joris, qui rentre par la porte du milieu.

JORIS, *saluant.*

Madame... Hughes n'est pas là ?

JANE

Je ne sais pas ce qui lui a pris... il vient de s'en aller par là, comme un fou...

JORIS

Une douleur brusque, probablement... Il va revenir...

JANE

Je n'y comprends rien... Il m'avait fait habiller ainsi, pour vous, paraît-il... Vous êtes bien son ami, le peintre ?

JORIS

Oui.

JANE

Je vous connaissais de vue... Je vous ai souvent remarqué... Vous avez une tête d'artiste... Et j'aime les artistes, moi... (*Aimable.*) Oui, il paraît que vous désirez me peindre.

JORIS

J'avais eu cette idée, en effet...

JANE

Et vous ne l'avez plus ?... Alors, vous me trouvez laide ainsi !...

JORIS

Au contraire, vous êtes très bien...

JANE

Je serais mieux sans cette toilette ancienne. C'est vous qui vouliez me voir ainsi, n'est-ce pas ? Mais je désire que vous me voyiez aussi autrement.

JORIS

Nous en causerons avec Hughes.

JANE

C'est inutile. Il est si ennuyeux ! Combinons cela ensemble. Vous m'avez l'air très gentil. Bien plus gentil que lui... Voulez-vous que j'aile chez vous, un de ces jours ?... Mais puisque vous songez à me peindre, j'aimerais mieux mon portrait que figurer dans un grand tableau.

JORIS, *évasivement.*

Nous verrons.

JANE

Vous me peindriez moi, moi toute seule : je ne suis pas trop mal, vous verrez. Mes cheveux sont très longs, quand je suis décoiffée... Ils me couvrent tout entière. Cela vous inspirera peut-être.

JORIS

Je ne peins que des tableaux religieux, des antiquailles...

JANE, *hardie, le regardant dans les yeux.*

Vous ne peignez jamais de nu ?...

JORIS

Non... Autrefois !...

JANE

J'irai vous visiter, un de ces jours, à votre atelier... J'aimerais tant vous voir peindre ! Nous causerons. Ce sera très gai ! Voulez-vous demain ? Mais que Hughes n'en sache rien. C'est... un rendez-vous que nous nous donnons... car vous me plaisez beaucoup... beaucoup...

JORIS

Prenez garde... Hughes pourrait nous entendre... et se méprendre... Il va rentrer sans doute, d'une seconde à l'autre... et il souffre déjà suffisamment.

JANE

Oh ! lui, je m'en moque !...

JORIS

Mais moi, je suis son ami loyal, son seul ami.

JANE

C'est précisément pour cela que vous me tentez... Je n'aime que ce qui est défendu. Donc, demain après-midi, est-ce convenu ?

*On entend le bruit de la porte du milieu qui va s'ouvrir.*



JORIS

Taisons-nous ! Hughes...

## Scène V

Joris, Jane, Hughes, qui rentre par la porte du milieu.

HUGHES, *le visage bouleversé.*

Tu es encore là, avec cette robe !... Va te rhabiller... tout de suite... Je ne peux plus te voir ainsi...

JANE

M'expliqueras-tu, à la fin ?...

HUGHES

Plus tard... un jour... va... Je ne peux plus te voir ainsi... Rhabille-toi !... Je ne veux pas non plus que mon ami te voie ainsi davantage. (*Montrant la chambre.*) Va là... va-t'en vite ! (*La poussant par les épaules.*) Mais va-t'en donc !

*Il la bouscule vers la chambre à coucher, dont il ferme la porte en la faisant battre, après que Jane y a disparu, ahurie, stupéfaite.*

## Scène VI

Hughes, Joris.

JORIS

Eh bien ?

HUGHES, *se prenant la tête dans les mains.*

Oh !

JORIS

Elle est belle ainsi !

HUGHES, *avec désespoir.*

Oui, mais elle fut moins l'autre...

JORIS

C'était l'impossible !

HUGHES

La robe m'est restée distincte... Je n'ai plus vu que la robe, la robe des années heureuses...

JORIS

La robe de l'une et la chair de l'autre.

HUGHES

Oui, sa peau, ses seins... tout cela qui m'est apparu instantanément comme des péchés, comme *mes* péchés... Je me suis senti sacrilège... Qu'allez-vous penser de moi. Joris ?

JORIS

Déjà je vous avais mis en garde...

HUGHES

Oui ! mais c'est fini... Je romprai... j'ai honte... Cette Jane me fait horreur... Ô Geneviève ! Geneviève !

*Il tombe dans un fauteuil. – Crise de larmes.*

JORIS, *apitoyé, s'approchant du fauteuil.*

La morte elle-même vous pardonnerait, puisque ce ne fut que par amour d'elle...

HUGHES

Oh ! oui ! Et c'est un peu sa faute... Je ne la voyais plus... Au commencement, je la revoyais sans cesse. Elle me revenait en rêve, vivante, presque présente. J'ai tout fait pour entretenir son souvenir, pour me rapprocher d'elle... J'ai prié, j'ai couru les églises, j'ai demandé à Dieu de mourir, puisque la Foi promet qu'on se retrouve... J'ai essayé aussi de m'en rapprocher plus vite, tout de suite... Oui, Joris, la douleur m'égara... J'ai cru ce que je voulais croire... De la magie, du spiritisme... Je l'ai invoquée... Je me suis imaginé communiquer avec son esprit, voir ses mains dans l'obscurité, entendre les bruits frappeurs, sa voix, la voir elle-même, la toucher, l'étreindre... J'ai fréquenté des spirites... Mille folies de mon désespoir... Je ne la voyais plus... Alors cette Jane s'est trouvée sur mon chemin, avec le miracle effrayant de sa ressemblance... Mais c'est un jeu pire encore que les autres. Je m'en rends compte maintenant... C'est fini... je vais guérir...

JORIS

J'en serai bien heureux, car cette liaison vous compromettrait trop, vraiment.

HUGHES

Comment ? On le sait, alors ?

JORIS

Tout le monde... Vous êtes la fable de la ville... Ce veuf ! Ce veuf inconsolable !... On s'indigne et on se moque... Votre grand deuil est tombé dans le ridicule et votre douleur dans les risées. Voilà ce que je ne pouvais pas supporter pour vous.

HUGHES

Oh ! oui... c'est pire que tout... Ma femme morte, il faut qu'on la respecte. Elle est sacrée. C'est pire que tout.

JORIS

Enfin !... Vous voyez clair maintenant.

HUGHES

Je suis coupable ! Je suis indigne ! Je suis le prêtre qui a trahi son culte... Oui, Joris, je suis le défroqué de la douleur.

JORIS

Vous êtes sauvé, au contraire.

HUGHES, *tout à coup pensif, suivant une réflexion.*

Mais elle, que vais-je lui inventer ? Il faut qu'elle parte... ailleurs, loin, pour toujours... Je ne veux plus la voir. Elle me fait horreur !... Voulez-vous l'y décider, Joris ?

JORIS

Ce sera difficile. Elle se cramponnera.

HUGHES

Pourquoi ?

JORIS, *après une hésitation.*

Vous êtes riche...

HUGHES

Ah ! c'est affreux, cela !

JORIS

Et puis, elle aura d'autres motifs de ne pas quitter la ville.

HUGHES

Comment, d'autres motifs ?

JORIS

Parlons plus bas... Elle pourrait nous entendre. (*se rapprochant de Hughes et se décidant.*) VOUS voulez, c'est vous qui voulez que je parle : tant pis, je le fais, parce que la minute est suprême, et que cela vous délivre. Elle a plus d'une liaison ici.

HUGHES

Ah ! d'autres amants !

JORIS

Oui.

HUGHES

Plusieurs ?

JORIS

Beaucoup.

HUGHES

Mais alors, c'est plus mal encore, ce que j'ai fait. J'ai davantage avili mon amour... Et je suis plus indigne, de toute son indignité. Pourquoi ne m'avertissiez-vous pas, Joris ?

JORIS

J'ai cru que vous l'aimiez, malgré ce que vous disiez...

HUGHES

Et la morte ?... Comment, vous qui êtes mon ami, vous comprenez si peu mon âme. (*Avec amertume.*) Elle est cependant bien facile à comprendre... Mais ce que vous me révélez maintenant, vous en êtes sûr ?

JORIS

Plus que personne. C'est une femme vicieuse, méchante. Je sais des détails...

HUGHES, *lui prenant les mains, très ému.*

Merci, Joris... Je me suis ressaisi... Je vais rompre tout de suite... Ah ! des amants ! (*Réfléchissant.*) Cela m'importe peu, après tout, puisque je ne l'aimais pas... C'est pour une autre raison que je ne pourrai plus la voir... Car elle a fait pire que me tromper.

JORIS

Que voulez-vous dire ?

HUGHES

Elle a trompé mon rêve. (*Il éclate en sanglots, tombe dans les bras de son ami, joint les mains et gémit.*) Ô pardon, Geneviève !... Pardon !... Pardon !

...

# Acte troisième

Un quai de Bruges, le soir, dix heures ; solitude, silence. – Un canal s’allonge des deux côtés, parallèlement à la rampe. – Au milieu, un pont qui mène sur l’autre rive du quai, où s’alignent des maisons à pignons ; l’une a les fenêtres du premier étage éclairées. – Au premier plan, à droite, un terre-plein planté de vieux arbres ; un banc. – Temps brumeux ; clair de lune et brouillard par alternatives.

## Scène première

Hughes, Joris, venant ensemble par la gauche, d’un pas de flânerie, qui s’attarde.

JORIS

Vous voilà arrivé. Je vous quitte.

HUGHES

Encore un moment...

JORIS, *désignant une maison sur l’autre rive du quai.*  
Ses fenêtres sont éclairées.

HUGHES

Je n’y vais pas encore.

JORIS

Elle vous attend ?

HUGHES

Non ! Je ne lui annonce jamais ma venue...

JORIS

Vous n’êtes pas sûr d’elle.

HUGHES

D’abord, je ne suis pas sûr de moi. Je sors, je m’achemine ici. Puis, arrivé, je rebrousse chemin, je tournoie. Je m’embrouille dans l’écheveau des rues

grises. Je reviens. Alors, j'ai peur qu'elle soit sortie, qu'elle soit je ne sais où... Et, en même temps, je tremble de la trouver chez elle, de me retrouver face à face avec elle.

JORIS

Vous souffrez ?

HUGHES

Ah ! si j'avais écouté vos conseils !

JORIS

Les conseils ! C'est comme les remèdes qu'on recommande aux autres, et qu'on ne suit jamais soi-même.

HUGHES

Vous, vous êtes heureux !

JORIS

Qui sait si je ne donnerais pas ce que vous appelez mon bonheur pour ce que vous nommez vos peines ? On se sent si seul par ces belles nuits !...

HUGHES

Oui ! ces belles nuits de Bruges, aux prestiges frêles... La ville dans le brouillard a l'air presque irréelle... Et cela fait souffrir davantage...

JORIS

Et elle ?

HUGHES

Toujours la même !

JORIS

Avec des dents de proie dans son visage de rêve !

HUGHES

Des dents qui me dévorent... Je n'ai pas eu la force de rompre quand il fallait... Vous vous rappelez, Joris, mon soir de sacrilège... Je croyais en finir, la quitter, elle me faisait horreur ! Dès le lendemain, elle m'a repris, autrement, par ses caresses, ses baisers savants... Ah ! la misère de notre corps... Cette Jane a lié ma chair à sa chair... Et pourtant, je la déteste...

JORIS

Elle est méchante ?...



HUGHES

Oui ! Et l'intimité l'a rendue à elle-même.

JORIS

Les vieux relents des petits théâtres !

HUGHES

Des propos libres, une grossièreté ! Et tout cela avec la voix de l'autre...  
C'est comme une horrible parodie de mon amour.

JORIS

Vous comparez...

HUGHES

C'est ce qui me fait le plus mal. Je pourrais encore m'enchanter de sa voix,  
mais je souffre trop des paroles qu'elle dit...

JORIS

C'est donc bien fini, de vous illusionner ?...

HUGHES

Je suis renseigné sur tout : son passé, mille folies, et des désordres que je  
ne veux pas approfondir !...

JORIS

J'avais donc raison !...

HUGHES

Je ne sais pas... je ne sais rien, sinon que je ne peux plus me passer d'elle...  
Tenez ! Le mois dernier, elle est partie, cinq jours seulement. Elle a inventé  
que sa sœur était très malade... Eh bien ! ces cinq jours furent infinissables.  
Je me suis senti si désemparé ! Dans une si insupportable solitude ! Être  
seul, c'est ce dont s'épouvantent les mourants. Être seul, c'est la définition  
de la mort...

JORIS

Elle vous tient bien !

HUGHES

C'est inexplicable. Car je la liais, par moments.

JORIS

C'est cela, l'amour.

HUGHES

Oh ! non, je la hais de vraie haine, par moments. Je la hais de tout mon culte avili, de m'avoir fait déchoir vis-à-vis de moi-même. J'étais si haut, dans un si pur rêve, dans une si noble douleur ! J'avais monté jusqu'à la beauté mystique du deuil. C'est elle qui m'a fait tomber. Je sais maintenant, à cause d'elle, qu'on ne peut pas vivre dans l'idéal, que la réalité nous attire comme la terre, qu'elle nous ressaisit, nous prend et nous souille, malgré nous. On ne monte plus haut que pour choir plus bas, plus mal, plus gravement. J'ai voulu planer avec une âme, et j'aboutis à un corps vil. Et, cependant ce corps m'obsède, m'affole de son odeur, m'emprisonne dans son ombre.

JORIS

Vieille histoire : on veut faire l'ange et on fait la bête.

HUGHES

Oui ! mais mon supplice, à moi, c'est de faire l'un et l'autre à la fois. Je suis enchaîné à cette Jane par tout ce qu'il y a de houe originelle dans sa chair, et je reste uni à ma morte par tout ce qu'il y a de lumière première dans mon âme. Je suis trop humain – et trop divin.

JORIS

C'est la vie.

HUGHES

Alors, elle est affreuse, la vie ! Et cette Jane me l'a rendue plus affreuse. Dire que je cherchais l'autre en elle !... Et qu'elle a le même visage avec une âme d'enfer !... L'autre, si pure, si bonne !... C'est même ce qui m'afflige le plus en ce moment, d'avoir profané sa mémoire. J'ai des remords... . Je me sens en faute... Je l'ai contristée... *je le sais*.

JORIS

Les morts nous oublient vite, soyez sûr, en supposant qu'ils se survivent. Aussi vite que nous, les vivants, nous les oublions.

HUGHES

Il n'empêche que j'ai revu Geneviève... Vous ne croyez pas, Joris, à ces effrayants mystères de l'invisible... Pourtant, c'est ainsi ; je la revois ; je ne la voyais plus. Elle est revenue. Elle me fait des reproches, mais si doucement ! La semaine dernière j'en ai rêvé... Elle m'est réapparue, toute

pâle, en tunique blanche. Elle me demanda de ne pas l'oublier... Depuis, il me semble, à chaque instant, que je la revois... Elle est près de moi, elle m'accompagne, elle me suit, toute en larmes. Elle me parle ; j'entends sa voix... C'est une présence presque physique... Dans le soir, je la sens, elle flotte au loin, le brouillard se déplie... C'est son linceul. Elle va en sortir. Et tout à coup elle se trouve près de moi, elle-même, très réellement...

JORIS

Vous n'avez pas cessé de vivre en pensée avec elle... L'idée fixe crée de ces phénomènes.

HUGHES

Peut-être. Et puis aussi, il y a des fluides...

JORIS

Alors vous l'évoquez ?

HUGHES

Je ne me rends pas compte moi-même... Je ne sais plus où en sont mes yeux... je ne sais plus où en est mon âme ! Je subis tout, je ne réagis plus... Tenez, je deviens comme ce canal qui est là, inerte, entre la vraie lune, trop lointaine dans le fond du ciel, et une deuxième lune, la lune mirée, la lune fausse et qui ressemble...

JORIS

Il n'y a donc plus qu'à vous laisser vivre !

HUGHES

C'est ce que je fais. J'ai honte, et je continue... je souffre, et je recommence... entre ces deux femmes !

JORIS

Moi ; je n'aurais pas ce courage.

HUGHES

Certes, quand je songe à ce que j'ai déjà souffert par celle-là... (*Il montre d'un geste de colère la maison de Jane.*) j'ai l'envie d'en finir, de m'en retourner d'un trait, de ne plus jamais la revoir...

JORIS

Sans doute, cela vaudrait mieux. Décidez-vous tout de suite. C'est ainsi qu'on se guérit. Retournons ensemble.

HUGHES

Pas encore... pas aujourd'hui... J'ai à lui parler... je voudrais savoir... je voudrais la confondre, ce soir...

JORIS

Je m'y attendais bien. Alors, je vous laisse... puisque vous allez chez elle... Moi, je me couche tôt, pour travailler de bonne heure... (*Il tend la main à Hughes.*) Au revoir !

HUGHES

Vous devez me trouver bien lâche ?

JORIS

Au contraire !... Il est facile de quitter une femme qui vous fait du mal. Ce qui est courageux, c'est de la subir, de porter son fardeau de souffrance.

HUGHES

Non ! non ! je suis lâche !

JORIS

Le lâche est celui qui fuit la douleur... Tous, vous osez l'affronter. C'est la pire ennemie. Elle fait des blessures qui ne saignent pas et des héros qu'on méprise. Vous êtes un de ces héros silencieux de la douleur... Je vous admire... Je vous plains.

HUGHES, *très ému, se rapproche.*

*Les deux hommes s'étreignent.*

Vous êtes bon !... Au revoir... Au revoir...

*Joris sort.*

## Scène II

HUGHES, *seul. Il regarde la maison aux fenêtres éclairées, paraît indécis, se dirige vers les arbres, à droite, se laisse tomber sur le banc.*

Joris dit cela par pitié... Je suis lâche !... lâche !... Ma pauvre morte !... Es-tu là ?... Dès que je suis seul, je recommence à la voir, avec son air de reproche... Aujourd'hui j'ai peur... que pourrais-je répondre à ton visage en larmes ?... *(Il se lève, comme s'il s'était décidé brusquement.)* Allons plutôt chez Jane.

*Il fait quelques pas, il va s'engager sur le pont. Tout à coup, il s'arrête, s'entend appeler par son nom, se retourne, voit à l'entrée du pont une forme indécise, appuyée au parapet et dont le buste seul dépasse.  
– C'est Geneviève qui le regarde, toute blanche.*

## Scène III

Hughes, Geneviève.

GENEVIÈVE, *d'une voix de rêve.*

Hughes... Hughes !

HUGHES

Ah ! c'est encore elle ! Je la sentais bien, dans l'air de ce soir !...

*D'un air découragé, il se dirige vers le banc.*

GENEVIÈVE

Tu m'attendais, n'est-ce pas ? Tous les hommes savent bien que les morts reviennent... C'est pourquoi ils n'en disent jamais de mal. Ils les redoutent.

HUGHES, *l'air effrayé, comme de reproches possibles.*

Moi, ma Geneviève, j'ai respecté ta mémoire !

GENEVIÈVE

Je t'ai vu triste. Ne sois pas si triste ! Souviens-toi de nous... Notre amour est plus fort que la mort... Tout est encore, puisque tu n'as rien oublié...

HUGHES

Rien !...

GENEVIÈVE

Rappelle-toi les commencements. Un soir de brume aussi... dans le parc du grand château... nos premiers aveux. Nos doigts étaient ensemble aux roses d'un bouquet...

HUGHES

Je me rappelle...

GENEVIÈVE

Et puis tu as ôté les bagues de mes doigts, et, par jeu, tu les glissais aux tiens.

HUGHES

Je me rappelle...

GENEVIÈVE

Ah ! nous avons été des amants frénétiques. La mariée blanche devint l'épouse de feu... Nos baisers ! Certains soirs, tu disais qu'ils avaient un

goût de fruit, que toute ma chair exhalait une odeur d'ananas. Nos baisers !  
Nos baisers !... Ce sont eux, il me semble, qui, maintenant, habillent mon  
âme...

HUGHES

Ne me rappelle pas tout ce passé...

GENEVIÈVE

Il n'y a pas de passé, pour ceux qui s'aiment... Il n'y a qu'un temps, toujours  
le même, et qui ressemble à l'éternité. Ce qui fut, sera toujours.

HUGHES

Oui, mon amour !...

GENEVIÈVE

Notre amour !... Parlons de nous... Te rappelles-tu mes cheveux ? Tu les  
aimais tant ! Tu les dénouais, tu les maniais, tu les déroulais en méandres.  
Tu y plongeais la tête comme dans une eau tiède pleine de soleil.

HUGHES

Je me rappelle...

GENEVIÈVE

En partant, je te les ai laissés, mes cheveux ! Je n'en ai plus qu'un peu, qui  
me serre les tempes, comme une couronne pauvre... Ce trésor d'or, tu l'as  
pris. Ah ! comme ç'a été bon pour toi, quand je commençai d'être absente,  
de garder ce quelque chose qui avait été bien à moi.

HUGHES

Je me rappelle...

GENEVIÈVE

Ainsi je continuais à être un peu vivante auprès de toi. C'est en ses cheveux  
qu'on se survit... C'est notre portion d'immortalité... Par eux, je suis dans  
ta maison. Ma chevelure est l'âme de ta maison ; elle est mon âme dans ta  
maison, qui veille, tendre, aimante, jalouse, inviolable...

HUGHES

Mais, pas une minute, je n'ai cessé de t'aimer. Il n'y a que toi, toujours toi...

GENEVIÈVE

Toujours nous, – nous deux !... Il n'y a que nous deux, dans cette ville morte.  
C'est pour y être seul avec moi que tu es venu ici. Tu m'avais perdue, tu m'as

retrouvée... Au fil des vieux canaux, je fus ton Ophélie. Dans les cloches, tu entendis ma voix qui s'éloignait, se rapprochait, croissait ou décroissait... Et ce soir, dans le brouillard, tu m'as cherchée, car c'est un linceul dont tu me déshabilles !

HUGHES

Oui !... il n'y a que toi. C'est toi seul que je cherche, partout !

GENEVIÈVE

Je ne veux pas que tu m'oublies... J'ai si peur que tu ne m'oublies !...

HUGHES

Non ! la vie ne me ressaisira pas...

GENEVIÈVE

Je veux te croire... C'est vrai que tu es aussi pâle que moi...

HUGHES

Toi seule, je t'aime !

GENEVIÈVE

Tu dis bien vrai ?

HUGHES

Oui, l'autre, c'est encore une façon de t'aimer... Je ne l'ai voulue que parce qu'elle te ressemble... tu le sais bien, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE

Je ne sais que nous deux... Je ne veux qu'être aimée, – et tu m'aimes, dis-tu. C'est assez. Le reste, qu'importe ? C'est la vie... Je n'en sais plus rien... Nous ne nous joignons plus que par l'amour... C'est le contact immortel. Si tu ne m'aimais plus, tu ne me verrais plus.

HUGHES

Alors, toi aussi, tu m'aimes encore... Tu me vois aussi. Tu vois tout. Et tu ne m'en veux pas... Tu pardonnes ! Dis que tu me pardonnes...

GENEVIÈVE

Puisque tu m'aimes !... C'est tout ce qui, de toi et de la vie, peut se communiquer à moi, parce que c'est de l'éternité aussi, l'amour... Le reste, je l'ignore, je ne sais pas, je ne sais plus...



HUGHES, *se levant, avec exaltation,  
comme délivré d'un poids énorme.*

Ah ! tu es bonne ! Je t'aime... Tu comprends... Tu vois les choses comme Dieu les voit, comme on les voit de l'autre côté de la vie... *(Il fait un pas vers l'apparition, et, d'un ton de prière, regardant la maison d'en face aux fenêtres éclairées.)* Laisse-moi y aller !

*Au même moment, l'apparition pâlit, s'efface, disparaît.*

## Scène IV

HUGHES, *seul, revenant vers le banc, l'air découragé.*

Elle est partie !... *(Il appelle.)* Geneviève !... Elle était pâle comme la lune... Elle est rentrée dans le brouillard comme la lune !... Ah ! comme je me sens seul !...

*Dans le silence, on entend le bruit d'une porte qui bat en se refermant sur l'autre rive du quai ; – c'est la porte de la maison aux fenêtres éclairées. – Jane sort de chez elle, elle s'avance, traverse le pont. – Durant ce temps, Hughes fait une mimique de stupéfaction.*

## Scène V

Hughes, Jane.

HUGHES

C'est elle !... À pareille heure !... (*Il s'avance vers elle, exalté.*) Elle n'ose pas recevoir chez elle... et elle court à des rendez-vous, la nuit... (*s'approchant de Jane.*) Ah ! te voilà !... (*Puis, éclatant.*) Où vas-tu, misérable !

JANE

Et toi ?

HUGHES, *il la prend aux poignets.*

Réponds. Que fais-tu ? Chez qui allais-tu ?

JANE

Où je veux ! Chez mon amant...

HUGHES

Dis plutôt : tes amants ! Je savais bien que je te surprendrais ce soir. J'en avais le pressentiment...

JANE, *ricanant.*

Tu es malin ! Je t'avais vu !

HUGHES

Tu mens !

JANE

Voilà une heure que tu es là à m'espionner. Et les autres soirs, tu crois que je ne t'aperçois pas de mes fenêtres ?

HUGHES, *d'un ton qui espère.*

Alors, tu n'allais chez personne ?

JANE

Si, si, j'étais attendue... et j'y vais !

HUGHES

Tu n'iras pas. Prends garde.

JANE

Oh ! oh ! mais cela n'est plus de ton âge de jouer l'Othello... Tu es grotesque !

HUGHES, *plus exaspéré.*

Prends garde !

JANE

À quoi ?... Tu t'imagines que je tiens à toi, peut-être ? Je suis jeune...

HUGHES

Et moi ? tu crois que je t'aime ?... T'aimer ? toi ?... toi ?... J'ai voulu ton corps, ta chair... de ta volupté...

JANE

Moi j'ai voulu de ton argent... Nous sommes quittes.

HUGHES

Ah ! cruelle !... cynique !... Mais je te haïrais, si je t'avais aimée, après tout ce que tu m'as fait endurer... Jamais une minute, je ne t'ai aimée. D'abord, j'en aimais une autre.

JANE, *narguant.*

Ah !... Et elle est partie !... Elle a bien fait.

HUGHES

Tais-toi ! ou je dis ce qui va t'humilier ! C'est mon secret tragique, et j'osais à peine le chuchoter à la nuit. Mais il faut que je te le révèle, à la fin, puisque tu souilles en toi mon amour !... Tu n'as donc rien deviné ? Je ne maniais tes cheveux que parce qu'ils sont ceux de l'autre ; je ne t'écoutais que parce que j'entendais sa voix dans la tienne... Et vos yeux sont les mêmes ! Et jusque dans les bras, j'ai tâché de sentir ses étreintes, sa peau douce, l'odeur intime de sa chair, la même, aussi la même... Voilà comment tu as cru que je t'aimais !

JANE, *ricanant.*

Eh bien, retourne près d'elle tout de suite...

HUGHES

Ah ! si c'était possible !... Mais elle est de l'autre côté de la vie, où personne ne va... Si je pouvais mourir, moi aussi !

JANE

C'est donc une morte... une ancienne maîtresse ?

HUGHES

Prends garde ! (*Il promène les yeux avec effroi autour de lui.*) Si elle t'entendait !... Ne parle pas d'elle ! Elle fut l'épouse – la noble et la sainte – la si bonne !... Toi, tu m'as fait souffrir, tu m'as avili... Tu m'as offert l'image indigne de ce que je vénérerais.

JANE

Je comprends, maintenant !... tant de choses que je ne comprenais pas !... Et cette scène que tu n'avais jamais voulu m'expliquer : la robe, les écrins... C'était à elle ?

HUGHES

Oui ! la folie d'un soir, pour que tu lui ressembles davantage... tu ne confonds plus maintenant... Tu te rends compte que je ne t'aime pas, que je ne t'ai jamais aimée... Tu as été pour moi le simulacre, vite fini, hélas ! Puis tu m'as pris, tu m'as tenu par ce qu'il y a de vil et de bas dans la pauvre humanité que nous sommes... Mais maintenant je me ressaisis... Je me délivre... J'étais venu pour te surprendre. Je connaissais ta vie, tes désordres, tes amants... Ce soir, je t'ai surprise. C'est fini. C'est le dernier soir entre nous... (*Éclatant en sanglots.*) Ah ! que je suis malheureux !

*Il va s'affaler sur un banc.*

JANE, *astucieuse, profitant du moment de faiblesse de Hughes pour le reprendre, s'approche de lui, lui met la main sur l'épaule.*

Mais non ! rien n'est arrivé ! Tu exagères !... Je n'allais nulle part... Je sortais un peu... J'étais énervée... Et la nuit calme.

HUGHES, *inquiet.*

Au contraire !... il y a des voix, il y a des présences dans la nuit...

JANE

Il y a ma présence... Il y a ma voix !... Je suis à toi, n'est-ce pas assez ?

HUGHES

Et à d'autres.

JANE

Tu étais jaloux ! Tu vois bien que tu m'aimais un peu...

HUGHES

Je te désirais... Et à cause de cela, peut-être !... C'est affreux d'en convenir. Mais il me semblait que tu étais plus excitante de tous les désirs qui se posaient sur toi...

JANE, *câlino*.

Maintenant, tu ne veux plus ?

HUGHES, *se levant, l'air bouleversé*.

Non ! C'est ta faute... Laisse-moi... Je m'en vais... C'est fini...

JANE, *s'approche d'une voix caressante*.

Faisons la paix... (*Elle lui jette les bras autour du cou et, collant son corps contre le sien.*) Regarde-moi ! Regarde mon visage. Il est à toi. Et mes yeux – mes yeux verts, comme tu disais... Et mes cheveux, que tu aimais tant à dénouer, à laisser flotter, mes cheveux qui caressent aussi... et mes lèvres...

HUGHES

Ah ! oui, tes lèvres...

JANE

Mes lèvres qui savent les baisers...

HUGHES, *à demi vaincu*.

Oui, tes baisers...

JANE

Et tout mon corps...

HUGHES

Ah ! ne parle pas ainsi. Tu m'affoles !

JANE, *plus tentatrice*.

Ce sera comme au commencement, nos premières nuits...

HUGHES, *égaré*.

Voilà de nouveau que tu m'as tenté ; tu m'as vaincu ! Je te cède encore... Je ne peux plus me passer de toi... mais je ne t'aime pas ! C'est bien convenu, n'est-ce pas ?... je ne t'aime pas. Je te désire. Je retourne à toi comme on retourne à son péché. Je te veux par cette sorte d'aberration sadique qui est au fond de nous... cette fureur mystérieuse de chercher son propre avilissement... Donne-moi ta bouche. Je veux ta bouche...

JANE, *profitant de l'avantage qu'elle a repris.*

Alors, tu promets que tu ne me feras plus de scènes... Et plus de jalousies absurdes... Je vis à ma guise ! je m'appartiens !... Et tu ne m'espionneras plus, le soir surtout. – Sinon, c'est moi qui partirai.

HUGHES

Oh ! non, ne pars jamais ! J'ai besoin de toi !

JANE

Allons ! méchant ! ingrat ! Rentrons !

HUGHES, *soudain effrayé, fouillant la nuit aux alentours.*

Non ! pas aujourd'hui ! – un autre jour... demain... En ce moment, il y a peut-être une personne qui nous épie, qui marche autour de nous dans le brouillard...

JANE

Il n'y a que nous deux... Viens...

HUGHES

Je n'ose pas.

JANE

Tu auras mes cheveux que tu aimes tant quand ils sont dénoués... et tout moi !

HUGHES, *avec frénésie.*

Et tout toi ! toi... toi. Je veux me saouler de toi pour oublier, comme on se saoule de vin !... (*Avec égarement.*) De l'oubli !... De l'oubli !...

*Il la prend à la taille et ils s'acheminent par le pont, vers la demeure aux fenêtres éclairées.*

# Acte quatrième

Même décor qu'au premier acte, c'est-à-dire le grand salon du rez-de-chaussée, plein de portraits, de souvenirs. – Le salon est orné d'objets religieux ; des chandeliers, statuettes, crucifix, sont disposés sur deux petites tables, devant les deux fenêtres.

## Scène première

Barbe, Sœur Rosalie.

Au lever du rideau, Barbe achève de faire des préparatifs.

BARBE

Enfin, je vais avoir fini... À quelle heure sort la procession du Saint-Sang ?

SŒUR ROSALIE

À dix heures... C'est bientôt...

BARBE

Il m'a fallu me dépêcher !... Je suis allée à la messe et à la communion, ce matin. Et c'est long, tous ces candélabres, ces vases en vermeil, à nettoyer et à polir.

SŒUR ROSALIE

Ils brillent comme des miroirs.

BARBE

Et mes petites tables, sont-elles bien parées ?

SŒUR ROSALIE

De vrais reposeirs.

BARBE

Il faudra les voir surtout quand j'aurai allumé les bougies.

SŒUR ROSALIE

C'est très bien, Barbe. Je vous en félicite.



BARBE

C'est si amusant !... Je voudrais que ce fût plus souvent jour de procession. Je me suis cru tout le temps une sœur de sacristie... Quand j'entrerai au Béguinage, je tâcherai d'y obtenir cette charge. Manier les objets du culte, les nappes d'autel, des images religieuses, c'est un peu pour moi comme si je touchais au bon Dieu...

SŒUR ROSALIE

À ce propos, est-ce qu'elle augmente, votre petite rente ?

BARBE

Pas beaucoup. Depuis la dernière fois que nous en avons parlé, je n'ai économisé que deux cents francs. C'est bien lent...

SŒUR ROSALIE

Pourtant il faudrait – il serait nécessaire – que vous pussiez entrer tout de suite au Béguinage, partir d'ici.

BARBE, *étonnée du ton catégorique de la béguine.*

Que voulez-vous dire ?

SŒUR ROSALIE

Une chose grave... C'est pour cela que je suis venue... Et j'ai choisi ce jour-ci, parce que Notre-Seigneur est en vous... Vous comprendrez mieux...

BARBE

Vous m'effrayez, sœur Rosalie. Qu'y a-t-il ?

SŒUR ROSALIE

Un conseil, une règle de conduite que ma conscience m'oblige à vous donner.

BARBE

Je n'ai rien fait de mal.

SŒUR ROSALIE

On pèche aussi par abstention.

BARBE

Expliquez-moi, ma sœur ; je ne comprends pas bien.

SŒUR ROSALIE

Je vous ai dit que c'était une chose grave. Il ne s'agit pas encore du présent, mais il faut vous avertir pour l'avenir, et cet avenir peut être immédiat. Voici : il sera peut-être nécessaire que vous changiez de service.

BARBE

Changer de service ! Et pourquoi ? Voilà cinq ans que je suis ici. Mon maître a toute confiance en moi. Et je me suis attachée à lui. C'est le plus saint homme du monde, et si malheureux !

SŒUR ROSALIE

Non, Barbe.

BARBE

Il y a quelque chose à lui reprocher ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

SŒUR ROSALIE

Il s'est consolé, et mal.

BARBE

Comment, consolé ? Mais ici, tous les jours, il revient regarder les portraits de sa morte – et les cheveux ! – pleurer, prier...

SŒUR ROSALIE

Il s'est consolé, vous dis-je, d'une abominable façon... Il va chez une de ces femmes de l'enfer, ces femmes qui n'ont plus d'ange gardien.

BARBE, *suffoquée*

C'est impossible. C'est une invention affreuse. Qui a dit cela ?

SŒUR ROSALIE

Toute la ville le sait. Un vrai scandale public, puisque le bruit en est venu jusqu'à notre sainte communauté.

BARBE

Je ne peux pas le croire.

SŒUR ROSALIE

C'est ainsi. Et mon devoir était de vous mettre en garde... Votre maître, Barbe, est en état de péché mortel. C'est ici la maison du péché. Or il faut que vous sachiez qu'une servante honnête et chrétienne ne peut pas rester au service d'un tel homme.

BARBE, *éclatant*.

Ce n'est pas vrai !... Des calomnies !... On vous a trompée, sœur Rosalie.  
Un si bon maître !...

SŒUR ROSALIE

Je le sais par moi-même. J'ai eu les preuves. J'ai vu de mes propres yeux...  
Je connais même la maison où habite cette... créature. Elle est située sur  
mon chemin, au long du quai que j'ai à suivre chaque fois que je viens du  
Béguinage à la ville. Et j'ai vu entrer et sortir plus d'une fois votre maître...

BARBE, *effondrée*.

Ah ! c'était cela, tout ce changement d'existence auquel je ne comprenais  
rien, ses sorties, ses allées et venues, ses repas au-dehors, ses rentrées  
tardives... Moi, je disais : c'est sa douleur qui le mène et qui l'égaré...

SŒUR ROSALIE

Et elle, je la connais aussi. Je l'ai souvent vue, à sa fenêtre, avec sa figure  
audacieuse et ses cheveux roux.

BARBE

Comment ?... Vous dites : des cheveux roux ?... Elle a une bouche très  
rouge ; elle est grande, n'est-ce pas ? Une belle femme ?

SŒUR ROSALIE

Mais vous la connaissez aussi, alors ? Elle est déjà venue ici, peut-être ?

BARBE, *comme si elle voyait clair soudain*.

C'était elle !... Oui ! elle est venue ici, une seule fois, un soir... Et moi qui  
n'avais rien soupçonné !... Je croyais que c'était pour cette affaire de robe...  
un modèle, le tableau de M. Borluut, une histoire embrouillée, que je n'ai  
pas comprise... C'était elle !... Et dire que c'est moi qui l'ai introduite !...

SŒUR ROSALIE

Alors, c'est tout à fait grave.

BARBE,

Que dois-je faire ?

SŒUR ROSALIE

J'ignorais qu'elle fût déjà venue. Et je venais vous dire : il y a une distinction  
capitale... tant que tout se passera au-dehors, vous pouvez feindre d'ignorer

et demeurer ici, bien que ce soit manquer de zèle pour Dieu que de servir chez des impies ou des débauchés ; au contraire, si, par malheur, cette femme de mauvaise vie vient ici, en visite, dîner, ou autrement, vous ne pouvez plus, dans ce cas, être complice du scandale ; vous devez refuser vos services, et partir sur-le-champ.

BARBE

Alors, puisque je l'ai reçue une première fois ?

SŒUR ROSALIE

Vous ignorez. Mais maintenant vous êtes renseignée. Votre devoir de conscience est net. Il faudra partir à la minute...

BARBE

Je ne vais donc plus vivre que dans l'attente...

SŒUR ROSALIE

Est-ce que nous ne vivons pas tous dans l'attente – l'attente de la mort ? Et c'est un bien autre départ !

BARBE

C'est égal ; que deviendrai-je, si je dois partir d'ici ?... Mon maître, je l'aimais !... Je l'aime quand même !... Et puis je vivais à ma guise. C'est moi qui gouvernais la demeure... Comment m'habituer ailleurs ?

SŒUR ROSALIE

Je vous chercherai un autre service, chez un bon prêtre...

BARBE

Et puis j'avais des profits... J'économisais. Maintenant je n'amasserai jamais assez... Je n'irai plus finir ma vie au Béguinage.

SŒUR ROSALIE

Vous y entrez un peu plus tard, voilà tout.

BARBE, *avec désespoir.*

Non, je mourrai, un soir, à l'hôpital Saint-Jean, en regardant les tristes fenêtres qui donnent sur l'eau.

SŒUR ROSALIE

Il faut savoir souffrir pour Dieu.

BARBE

Ah ! que je suis malheureuse !... Et j'étais si contente, ce matin, à la messe, avec l'orgue, les chants, l'encens, quand on m'a communiée !... La journée avait commencé trop belle !

SŒUR ROSALIE

Cela arrive souvent : des matins de soleil – et puis la pluie !

BARBE

Et tout à l'heure encore, si contente, ici, à ranger mes petits autels, les bouquets, les bougies, les nappes pour la procession du Saint-Sang... Je n'ai plus le cœur d'achever... Et j'avais tout préparé avec un tel soin !... (*Elle va prendre une grande corbeille d'osier, dans un coin du salon.*) Voyez, sœur Rosalie ! J'ai passé plus d'une heure à effeuiller ces fleurs, à couper des roseaux en petits morceaux comme des rubans pour les répandre dans la rue, quand le cortège arrivera... J'étais toute fière. Je me disais : « Il y aura plus de fleurs sur le pavé devant chez nous, il y aura un plus beau tapis de fleurs devant la maison, que devant les maisons voisines... Maintenant je n'ai plus de courage...

*Elle plonge machinalement les mains dans la corbeille. Un silence, durant lequel Hughes pénètre par la porte, à droite.*

## Scène II

Barbe, Sœur Rosalie, Hughes, vieilli, pâle, absorbé.

BARBE

Eh bien ! monsieur, que dites-vous de mes petits reposoirs ? Sœur Rosalie les aime beaucoup.

SŒUR ROSALIE, *d'un air pincé.*

J'ai dit à Barbe qu'ils sont parfaits.

BARBE

Et la décoration extérieure, l'avez-vous vue ? Au balcon, les draperies aux couleurs du pape, les belles étoffes chastes... Notre maison sera la mieux parée, n'est-ce pas, sœur Rosalie ?

SŒUR ROSALIE, *du même ton glacé.*

Je vous en ai complimentée, Barbe.

HUGHES, *distrain, l'air de penser à autre chose.*

Oui, Barbe s'y entend ! Barbe est précieuse...

SŒUR ROSALIE, *se tournant vers Barbe.*

Barbe, à plus tard !... Il faut que je m'en aille. Je suis attendue au couvent des Visitandines pour y voir passer la procession... Il y a un reposoir, en face... Ce sera bien beau... (*se tournant vers Hughes.*) Je vous salue, monsieur...

*Elle sort.*

## Scène III

Hughes, Barbe, laquelle achève les préparatifs,  
met la dernière main à la parure des petites tables.

HUGHES

Chez nous aussi, il va venir quelqu'un voir la procession, de nos fenêtres...

BARBE

M. Borluut ?

HUGHES

Lui, je ne sais pas. Mais une autre personne. Vous l'introduirez vous-même ici... Et comme elle restera peut-être à dîner, vous vous arrangerez en conséquence.

BARBE, *toute troublée.*

Monsieur m'excusera ; mais je voudrais bien savoir qui monsieur a invité.

HUGHES

Vous êtes un peu osée, Barbe, de m'interroger ainsi. Vous le saurez quand la personne viendra.

BARBE, *d'un air décidé.*

N'est-ce pas une dame peut-être que monsieur attend ?

HUGHES

Barbe !

BARBE

C'est que j'ai besoin de le savoir d'avance.

HUGHES

Pourquoi me demandez-vous cela ?

BARBE

Si c'est une dame que monsieur attend, je ne pourrai pas servir le dîner.

HUGHES

Qu'est-ce qui vous prend, Barbe ? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

BARBE, *avec un effort.*

Et il faudra même que je parte tout de suite. J'introduirai cette personne ; c'est sans doute celle qui est déjà venue un soir, une seule fois...

HUGHES, *impatiente.*

Oui ! c'est la même personne...

BARBE

Je l'introduirai, parce que, sans doute, à compter de ce moment-là seulement il sera nécessaire que je parte. Et, ensuite, je m'en irai...

HUGHES

Vous êtes folle, Barbe !

BARBE

Sœur Rosalie me l'a dit... c'est le devoir de ma conscience.

HUGHES

Ah ! c'est elle qui vous a monté la tête, donné ces absurdes conseils !

BARBE

Elle a raison. Le péché est le péché. Je ne peux pas y prendre part, aujourd'hui surtout – un jour où j'ai communié, où le sang même de Jésus va passer devant la maison...

HUGHES

Vous ferez comme vous voudrez. Mais c'est très mal, Barbe, de me quitter ainsi. Voilà cinq ans que vous êtes ici. J'étais très satisfait de vous. Je le proclamais encore, il y a un moment, devant sœur Rosalie elle-même... C'est très mal... J'ai toujours été bon pour vous...

BARBE

Oh !... oui, monsieur... Mais c'est mon devoir... monsieur me comprend... j'en suis bien triste.

HUGHES, *d'un ton affligé.*

Barbe, je n'aurais jamais cru cela de vous.

BARBE

Monsieur est triste aussi ? Ah !... je sais bien, monsieur est malheureux... Et pour une méchante femme... qui le fait souffrir... Je m'explique tout, maintenant... Pauvre monsieur !



HUGHES

Laissez-moi, Barbe...

BARBE

Que monsieur m'excuse... Je ne suis qu'une pauvre servante ; mais je suis une femme aussi, et, dans toutes, même dans les vieilles filles comme moi, il y a quelque chose de maternel qui existe et, quand nous voyons un homme souffrir, nous pousse à vouloir le consoler et à lui dire : « Mon enfant ! »

HUGHES

C'est bien, Barbe... vous êtes bonne. Voilà cinq années, d'ailleurs, que vous me l'avez prouvé. Soyez raisonnable maintenant. Et ne me parlez plus de ce ridicule départ.

BARBE

Il le faut, monsieur, il le faut.

HUGHES

Encore !... Vous recommencez !

BARBE, *d'un ton insinuant.*

Si monsieur veut que je reste, qu'il ne reçoive pas cette personne.

HUGHES

Ah ! non ! c'en est trop ! Vous devenez vraiment trop exigeante. Je ne vous retiens plus, Barbe.

BARBE

J'ai dit très franchement à monsieur ce qui était... que je partirais, et même sur-le-champ, dans le cas qu'il sait...

HUGHES, *impatiente.*

Eh bien, alors, allez-vous-en. Allez-vous en tout de suite, car cette dame va arriver... J'en ai assez. Partez, partez !

## Scène IV

Hughes, Barbe, Joris.

JORIS, *étonné, en voyant, à l'air contraint des autres, qu'il se passe quelque chose d'anormal.*

Qu'est-il arrivé ?

HUGHES

Rien. Barbe me quitte.

JORIS

Comment, Barbe ?... Ce n'est pas possible !

HUGHES, *s'adressant à Barbe.*

Eh bien, Barbe, dépêchez-vous ! Allez faire votre malle...

BARBE

Que monsieur m'excuse. Je viendrai demain chercher mes effets... Je vais m'apprêter et partir tout de suite, pour assister à la procession...

HUGHES

C'est bien. Quand vous serez prête, avertissez-moi. Je réglerai votre compte...

*Barbe sort.*

## Scène V

Hughes, Joris.

HUGHES, *d'un air sombre.*

Je ne suis pas fait pour les départs... Une séparation, c'est toujours une petite mort... Je m'étais habitué à elle... Ce sera un nouveau vide ici !...

JORIS

Qu'est-il arrivé ? Elle a été insolente, déshonnête ?

HUGHES

C'est sa parente, sœur Rosalie, qui l'a sermonnée... Elle l'aura mise au courant... Elle lui aura parlé de Jane...

JORIS

Ces âmes simples ont vite des scrupules, une pudeur de conscience...

HUGHES

C'est encore un ennui de plus qui m'arrive par la faute de Jane... Ah ! cette femme ! Quel malheur qu'elle soit entrée dans ma vie ! Elle est donc bien méprisée, pour que l'humble servante, liée à moi depuis des années par l'habitude, son intérêt, les mille fils que chaque jour tisse entre deux existences côte à côte, aime mieux rompre et me quitter que de la servir une seule fois.

JORIS

Alors, elle doit venir ici, aujourd'hui ? Je comprends...

HUGHES, *comme se parlant à lui-même.*

Ce départ de Barbe m'énerve, m'énerve !... (*Répondant à Joris.*) Oui ! elle a voulu... j'aurais dû résister.

JORIS

Certes, c'est une imprudence... Surtout qu'elle est voyante ! On croira à un défi... Un pareil jour !... Et avec la foule qui sort, ces matins-là, on ne sait d'où, accourue de tous les villages, de toute la province !... Une population naïve et si pleine de foi, de vertu rigide...

HUGHES

Maintenant, je voudrais qu'elle ne vînt pas.

JORIS

Vous devriez vouloir qu'elle ne vînt plus jamais.

HUGHES

Oui ! mais j'ai peur de recommencer à être seul... J'ai peur d'avoir peur...

JORIS

Il faut plutôt avoir peur d'elle !... Ah ! mon pauvre ami ! Il y a ici comme un air de débâcle. Sauvez-vous, à la fin !... Vous savez bien que cette femme est fourbe et méprisable.

HUGHES

Oh ! oui ! Elle m'a tourmenté, avili, exploité, ridiculisé avec des amants sans nombre. Auprès d'eux, je le sais, elle me bafoue. Elle a livré à tous le secret de mon deuil, les intimités de ma douleur, tout ce que je lui avais avoué de sa ressemblance avec ma morte.

JORIS

Elle a osé cela ?

HUGHES

Elle ose tout.

JORIS

Alors, puisque vous ouvrez les yeux, je peux vous dire des choses que je ne vous ai jamais dites, Hughes, que j'aurais toujours tués si je ne vous voyais pas de plus en plus malheureux par elle et si en péril !

HUGHES

Ne me révélez plus rien, c'est inutile...

JORIS

Si ! il faut que vous sachiez, maintenant. Et tant pis si c'est une dénonciation, puisque vous êtes mon ami cher et que cela vous délivre. Figurez-vous qu'elle a été jusqu'à me circonvenir moi-même. Elle est venue chez moi, sous le prétexte de son portrait.

HUGHES

Ah !

JORIS

Elle est revenue, ensuite, plusieurs fois, coquette, provocante... Oui, Hughes ! Elle a fini par s'offrir, littéralement.

HUGHES

La coquine !...

JORIS

Ce n'est pas par passion pour moi, à coup sûr... Je ne suis pas fat ni sot. J'ai vite compris qu'elle craignait mon influence... Elle me déteste au fond. Mais elle a peur que je ne vous détourne d'elle. Elle a voulu m'engager, me lier...

HUGHES, *avec dégoût.*

Je reconnais là sa méchanceté perverse... C'est surtout parce que vous étiez mon ami, mon seul ami... Pour se dire qu'elle me trompait avec mon seul ami... Ceci est bien dans sa manière, sa rouerie lâche et raffinée.

JORIS

Vous ne m'en voulez pas, Hughes ! Je vous ai dévoilé cette dernière infamie pour combler la mesure des autres. Je vois bien que vous êtes à bout. Je veux vous guérir.

HUGHES

C'est inutile... J'en mourrai... je le sens bien... Il valait mieux peut-être m'illusionner sur ma maladie... Un ami est un prêteur d'illusions... Pourquoi m'avoir dit la vérité, Joris ? Je ne ferai rien... Tout s'en va de moi. Barbe part. Tout va partir... Mon Dieu, que d'ennuis ! que de honte ! Et tout cela à cause de cette Jane !... Elle, toujours elle !... Ah ! cette femme ! Je commence à la haïr tout à fait.

*On entend des pas.*

JORIS

Prenez garde... Voilà quelqu'un.

HUGHES, *consterné.*

C'est elle, sans doute.

## Scène VI

Hughes, Joris, Jane.

JANE, *entrant en coup de vent.*

Quelle foule ! quelle foule ! J'ai eu toute la peine du monde à arriver... Les rues sont encombrées. (*se tournant vers Joris.*) Bonjour, monsieur Borluut, je ne vous avais pas vu.

JORIS

Madame...

JANE

À la bonne heure ! Ce n'est plus Bruges-la-Morte, aujourd'hui !

JORIS

En effet, la ville est ressuscitée. On dirait que tous les personnages de Van Eyck et de Memling, les héros, les saints, les guerriers, les donateurs, se sont animés pour un jour et peuplent la ville.

JANE

Et toi, Hughes, tu ne parles pas ? Tu as l'air maussade.

HUGHES

Je suis contrarié.

JANE

Qu'as-tu ?

HUGHES

Barbe m'a donné congé. Et elle part à l'instant même.

JANE

Bah ! on la remplacera.

HUGHES

Oui, mais il y a cinq années qu'elle est ici... Ces adieux me font toujours mal.

## Scène VII

Hughes, Joris, Jane, Barbe, qui apparaît au seuil de la porte, vêtue de sa mante à capuchon, un bonnet de dentelle noire sur la tête.

BARBE

Monsieur a désiré régler mon compte maintenant...

HUGHES

Oui... Je VOUS suis, Barbe. (*s'adressant à Jane et Joris.*) C'est l'affaire d'un moment...

*Il sort avec Barbe, qui s'est effacée pour le laisser passer et le suit.*

## Scène VIII

Jane, Joris.

JANE

Il est encore dans ses mauvais jours... Et vous monsieur Borluut, allez-vous être aimable ?

JORIS

Cela dépend !...

JANE

D'abord, mon portrait... vous y avez renoncé ?

JORIS

Je vous aurais peinte si mal !... Je me suis défié de mes forces.

JANE

Vous vous êtes défié de moi... Pourtant, j'étais très gentille dans votre atelier. Vous, vous aviez toujours l'air embarrassé !... comme maintenant encore.

JORIS

J'ai peur que Hughes ne vous entende. Il est assez malheureux ! Vous savez bien qu'il a eu de grands chagrins.

JANE

Tant pis !... Il m'ennuie. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi j'éprouve un certain plaisir à lui faire du mal.

JORIS

Vous devriez avoir pitié. Pourquoi n'êtes-vous pas meilleure avec lui ? Je croyais, moi, qu'il y avait dans toutes les femmes un fonds de miséricorde.

JANE

Vous ne connaissez pas les femmes, cher monsieur ! Quand elles trouvent un homme qui s'y prête, elles se vengent sur lui de tous les autres.

JORIS

Vous êtes cruelle.



JANE

Non, je suis femme. Et je le suis même vis-à-vis de vous, puisque je continue à vous accabler d'avances parce que vous me repoussez. Si vous vouliez, je ne voudrais plus... Je fais des expériences très drôles, n'est-ce pas ? Vous, surtout, vous êtes très drôle. Vous m'intéressez. Mais que dirait Hughes s'il savait que vous m'avez souvent reçue dans votre atelier, à son insu ?

JORIS

De grâce, prenez garde... Sur un mot entendu, il pourrait croire que moi, aussi, j'ai pensé à le trahir !

JANE, *avec rosserie.*

Cela m'amuserait beaucoup. (*On entend le bruit de la porte qui va s'ouvrir.*) Soyons hypocrites, maintenant...

## Scène IX

Jane, Joris, Hughes, qui rentre.

JANE

Eh bien, elle est partie, cette Barbe ?

HUGHES

Ne parlons plus de ce départ. Tous les départs m'inquiètent. Les départs sont comme les malheurs, ils n'arrivent jamais seuls... (*On entend un bruit qui monte.*) Tiens ! la procession approche... Voilà la rumeur de la foule qui se masse...

JORIS

Moi, je m'en vais. J'aime mieux voir le défilé au-dehors. C'est plus beau, en plein air : les costumes, les chants, les châsses sous le soleil, l'encens respiré de tout près... Et la foi de la foule dont on fait partie... Ah ! si on pouvait peindre cela !... Je vous laisse... Adieu, madame. Hughes, à plus tard !...

*Joris sort.*

## Scène X

Hughes, Jane.

JANE

Tu es galant. Tu ne m'as pas encore offert de me débarrasser...

HUGHES

J'étais tout bouleversé par ce départ de Barbe.

JANE

J'ôte mon chapeau et ma jaquette. *(Elle tes lui tend.)* Tiens !

*Pais elle va vers la glace, tire une petite boîte de sa poche, et se passe une houpe sur le visage.*

HUGHES

Pourquoi te mettre toujours tant de poudre de riz ?... et tout ce rouge aux lèvres ?

JANE

Il y en a qui m'aiment ainsi...

HUGHES

Voilà des chants, le bourdon de Saint-Sauveur qui se met en branle... la procession va arriver.

JANE

Qu'est-ce que c'est que cette fameuse procession du Saint-Sang ?

HUGHES

Elle ne sort qu'une fois l'an, depuis les croisades, en souvenir d'une goutte du sang du Christ rapporté de Terre Sainte par Thierry d'Alsace... C'est très beau.

JANE

Est-ce l'heure ?

HUGHES

Elle va passer d'abord sur l'autre rive du quai... Nous ne la verrons que de loin... Mais elle revient par cette rue-ci, pour rentrer à la cathédrale. Alors elle défile tout contre les fenêtres...

JANE

On commence à entendre des chants...

HUGHES

En effet...

JANE

Allons voir... *(Elle se dirige vers une des deux fenêtres, qui est entrouverte, écarte le vitrage.)* Oh ! quelle foule là-bas !...

*Elle ouvre la fenêtre toute grande ; on entend la musique des serpents et des ophicléides.*

HUGHES, *qui est debout, contre les vitres, à l'autre croisée, s'approche d'un mouvement vif.*

Oh ! non ! pas cela !... *(Il pousse la fenêtre de façon à ce qu'elle ne soit qu'entrouverte.)* Il suffit d'écarter les vitrages...

JANE

En voilà, une idée !... Je viens ici pour voir, et tu m'empêches de voir.

HUGHES

Tu verras très bien ainsi...

JANE

Encore me cacher !

HUGHES

Tu sais comment ils sont. Te voir chez moi, et pour la procession !... Un scandale !... Ils seraient capables de nous huer.

JANE

Si je ne peux pas voir à mon aise, je ne regarderai plus...

*Furieuse, elle quitte la fenêtre et va s'asseoir, plus loin, dans un fauteuil où elle boucle.*

HUGHES

Sois raisonnable... Ce que je disais, c'est par prudence... Reviens !... le défilé commence. Voilà les enfants de chœur.

JANE

Je m'en moque !

HUGHES

Derrière, c'est le plus beau groupe : les chevaliers de Terre Sainte, les croisés en drap d'or et en armure, les princesses de l'histoire... Viens voir : ce sont les jeunes gens et les jeunes filles de la plus haute noblesse d'ici qui représentent les personnages... Voilà le fils du bourgmestre costumé en Thierry d'Alsace...

JANE

Tout cela m'est bien égal !

HUGHES, *allant vers elle.*

Voyons, ne boude pas, ne te fâche pas. Cela ne vaut pas la peine. Reviens...

*Il veut l'entraîner.*

JANE

Laisse-moi !

HUGHES

Tu es vraiment d'une susceptibilité.

JANE

Tu m'embêtes !

HUGHES

Nous allons encore nous faire du mal.

JANE

C'est toi !... tu es stupide avec ta peur des gens !... Je m'en moque, des gens !...

HUGHES

Allons ! une nouvelle scène ! Et pour rien ! pour rien !

JANE, *avec un rire cruel et strident.*

Monsieur a peur de se compromettre ? Mais tu oublies ton âge !

HUGHES

Te voilà mauvaise... Tu vas encore une fois m'accabler de tous tes gros mots... une pluie de cailloux... Je ne te réponds plus. (*Il s'achemine vers la fenêtre, découragé.*) Combien déjà de scènes pareilles !... Et pour des motifs puérils... Ah ! je suis bien malheureux !

JANE

Tant mieux !... Je suis contente. Je voudrais te voir pleurer... pour que tu fusses tout à fait ridicule...

HUGHES

Oh ! Jane ! Jane !

JANE

C'est ta faute.

HUGHES, *s'approchant, radouci.*

Voyons, faisons la paix... C'est encore une heure noire... N'y pensons plus... Reviens voir la procession... Nous regarderons ensemble... nous oublierons...

JANE

Non, laisse-moi ; va-t'en.

HUGHES, *retourne seul à la fenêtre.*

Viens voir, Jane. C'est déjà la fin. La châsse du Saint-Sang passe... une petite cathédrale en or, avec mille pierres précieuses... l'évêque la porte... Viens voir toute la foule à genoux, dans l'encens bleu. C'est admirable...

*Il s'incline à son tour. – Un silence.*

JANE

Te voilà cagot ! Il ne te manquait plus que cela.

HUGHES

Je m'agenouille devant la foi des autres... Ce sont des choses que tu ne comprends pas...

JANE

Non ! je ne comprends rien. Je suis une sottise, n'est-ce pas ? Et toi, tu es malin... Sais-tu bien que tu m'agaces à la fin, avec tous tes airs...

HUGHES

Quels airs ?

JANE

Je ne sais vraiment pas pourquoi je reste avec toi.

HUGHES

Tu recommences une querelle...

JANE

Il n'en manque pas qui m'aiment, et avec qui je serais mieux...

HUGHES

Pour ce que tu te gênes !...

JANE

Pourquoi me gênerais-je ?

HUGHES

Tais-toi !

JANE

Non ! je parle, si je veux. Je fais ce que je veux. J'ai des amants, si je veux. Il y a même quelqu'un qui me plaît beaucoup en ce moment.

HUGHES, *éclatant.*

Ah ! oui, tes amants ! Parles-en ! C'est du propre, ta vie ! J'en ai encore appris une bien belle, aujourd'hui... Borluut, le peintre, mon ami Joris, tu l'as été voir... Il me l'a dit. Car c'est un ami loyal, lui... Tu en as envie, paraît-il. Et puis, tu désirais un allié – pour ne pas qu'il m'influence et qu'il m'arrache à toi. Car tu veux me garder au bout du compte !

JANE

Ah ! il t'a dit... Est-ce qu'il t'a dit tout ?... Car je lui ai accordé... tout.

HUGHES

Tu mens. C'est une infamie... Ah ! tu ne les comptes plus !... Tu voudrais maintenant me brouiller avec lui – le seul ami que j'aie ici. Tu n'as pas encore assez dévasté ma vie... Car tout à l'heure, Barbe, son départ immédiat, c'est à cause de toi et de la belle renommée dont tu jouis... Elle n'a pas voulu te servir... C'est pour moi une solitude de plus... Maintenant viendrait le tour de Joris... Ah ! non ! je me révolte, à la fin... Tout me revient, tout ce que tu m'as déjà fait souffrir, tous tes caprices, tes injures, tes amants, les hontes bues, mon grand deuil avili...

JANE, *ricanant.*

Cela devait venir, ta morte !... (*se levant de son fauteuil.*) Mais à propos, c'est bien ici que tu l'honores... ta chapelle de souvenirs... (*Elle va se placer devant le grand portrait au pastel.*) C'est celle-ci, ta femme ? Ah ! non ! je ne lui ressemble pas... Elle a une vilaine bouche... (*Ensuite elle se dirige*

*vers une commode, prend une grande photographie encadrée.) Celle-ci me ressemble encore moins...*

HUGHES, *qui a suivi ses mouvements d'un air inquiet.*  
Laissez cela.

JANE  
Pourquoi ? Je compare...

HUGHES, *se dirigeant vers elle.*  
Laissez cela... J'ai tout supporté ; mais, ma morte, vous ne la profanerez pas !... Rendez-moi ce portrait.

JANE  
Non !

HUGHES  
Je ne veux pas que vous touchiez à mes reliques...  
*Il lui reprend le portrait des mains.*

JANE, *se dirigeant vers le coffret de cristal où repose la chevelure.*  
Tiens ! qu'est-ce que c'est ?  
*Elle a ouvert le coffret et en retire la longue natte blonde, qu'elle déroule.*

HUGHES, *livide, se précipite.*  
Oh ! cela, c'est sacré ! N'y touchez pas...  
JANE, *ricanante, provocante, s'est rejetée de l'autre côté de la table, et agite la chevelure devant elle.*  
Je compare encore... Mes cheveux sont plus roux...  
*Elle pose les cheveux de la morte en chignon sur les siens.*

HUGHES, *exaspéré, affolé, cherche à lui reprendre la chevelure qu'elle continue à manier par bravade ; il court à sa poursuite autour de la table.*  
Rendez-moi ! C'est un sacrilège...

JANE  
Les miens sont bien plus fins...



HUGHES

Prenez garde ! C'est la chose d'une morte... La morte se vengera...

JANE, *narguant.*

Fais-m'en cadeau, de cette chevelure.

HUGHES, *à mots coupés, haletants.*

Inviolable... la morte l'a dit... *(Il atteint Jane dans cette course autour de la table et met la main à la chevelure qu'elle a enroulée autour de son cou, par dernier jeu pour ne pas la rendre. – Il reprend d'un ton décisif.)* Voulez-VOUS ?

JANE, *riant, essoufflée.*

Non !

HUGHES

Prenez garde !... Chevelure... vindicative... elle-même instrument de mort... Rendez-la-moi. Vous voyez bien que vous allez tout expier !

JANE, *renversée à terre, se débattant.*

Non ! *(D'une voix rauque.)* Mais tu me fais mal !... Tu es fou !

HUGHES, *tirant, serrant la natte  
autour du cou comme une corde.*

Je vous tiens, maintenant... je vais vous tuer... je vais tuer mon péché... Tuer ! tuer !... Aimer – et rire !

JANE, *cri étranglé.*

Ah !...

*Elle tombe morte.*

HUGHES, *il pousse un rire strident de fou et se lève.*

Rire !... Oh ! oh ! *(Regardant autour de lui.)* Oh ! il est entré de la neige dans le salon... Et du feu aussi... Il fait trop chaud... Non ! il fait trop froid... *(s'avançant vers la glace.)* Dans la glace, il doit faire bien bon... Il faudra que j'y entre, un jour... Pas encore !... Oh ! oh ! il faut d'abord que je rie, que j'aie beaucoup ri... Je suis heureux... Je suis un grand roi d'un pays de neige... et de feu aussi... Mais je suis bien fatigué...

*Il se laisse tomber dans un fauteuil. – On entend les cantiques de la procession qui s'en revient mais voilés encore.*

## Scène XI

Hughes, Barbe. Entrouvrant la porte, elle paraît sur le seuil, toujours en costume de sortie, avec sa grande mante ; elle s'avance indécise vers Hughes.

BARBE

C'est moi... Que monsieur m'excuse... je suis rentrée pour chercher la corbeille... Je n'ai pas pu voir sans fleurs le devant de la maison... il n'en manque qu'ici, et la procession va passer...

*Elle s'avance et prend la corbeille.*

HUGHES

Vous arrivez à propos, Barbe. Je savais bien que vous étiez dans la cuisine... J'ai trop chaud. J'ai trop froid aussi. Faites vite du feu. Écoutez... mes dents claquent... Donnez-moi du vin blanc, et de la glace surtout. Je brûle...

BARBE, *épouvantée.*

Qu'est-ce qu'il dit là ? *(Elle a fait un pas et voit le cadavre.)* Mon Dieu ! Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ?

HUGHES, *se lève, la prend par le bras, la mène devant le corps.*

Barbe, nous allons être bien heureux... La morte, vous savez bien, ma morte... elle est revenue... Il y en a une autre qui lui ressemblait un peu. Elles se ressemblent tout à fait, maintenant... Elles sont de la même pâleur... Il n'y a plus qu'une morte, ma morte... La voilà, Barbe. Elle va toujours demeurer avec nous. Nous serons bien heureux...

BARBE

Mon Dieu !... Il l'a tuée... Il est fou... *(Elle dépose la corbeille et court à la porte du salon.)* Ail secours !...

*On entend les cantiques plus probes, la musique des serpents et des ophicléides.*

HUGHES. *Il s'agenouille, prend par poignées des fleurs coupées dans la corbeille et les sème sur le cadavre.*

Ce n'est pas moi... c'est la chevelure !



# Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose  
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez  
notre catalogue  
en cliquant ici.**

[www.ilivri.com/catalogue/](http://www.ilivri.com/catalogue/)

©Iivri 2014